

EXCELSIOR

Journal Illustré Quotidien

ABONNEMENTS (du 1^{er} ou du 16 de chaque mois)
France... Un an, 35 fr. 6 mois, 18 fr. 3 mois, 10 fr.
Étranger... Un an, 70 fr. 6 mois, 36 fr. 3 mois, 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste
Les manuscrits non insérés ne sont pas rendus

Informations - Littérature - Sciences - Arts - Sports - Théâtres - Éléances

Adresser toute la correspondance
à l'ADMINISTRATEUR d'Excelsior
88, avenue des Champs-Élysées, PARIS
Téléph. : WAGRAM 57-44, 57-45
Adresse télégraph. : EXCEL-PARIS

UN GLORIEUX FANION



En récompense de l'héroïsme manifesté sur les champs de bataille par les hommes constituant la ...^e compagnie du 4^e tirailleurs tunisiens, le fanion de cette compagnie a été décoré de la croix de guerre avec deux palmes, distinction qui s'est ajoutée aux médailles coloniales attribuées à ce même fanion avant la guerre.

Je ne sais pas si vous vous rappelez la physiologie qu'avaient certains grands journaux, il y a quelques années. La nécessité d'une recherche vient de me faire parcourir une collection de ces feuilles mortes...; c'est quelque chose de confondant! Je me suis cru transporté dans un musée des horreurs. La presse — une partie de la presse — semblait s'être donné pour mission unique de trouver beaux tous les crimes, et d'en vivre. Elle les racontait, les commentait et les illustrait. Dès qu'une information baignait dans le sang, on l'étalait en première page, on en soulignait l'importance par des titres et des sous-titres extravagants. Faute d'un crime ou d'un scandale d'importance, on se rabattait sur le frein des drames de la jalousie, de l'alcoolisme; on les montait en épingle et l'on arrivait ainsi, tant bien que mal, à parer la « une », c'est-à-dire la première page du journal.

Mais c'était encore la culture de l'instantané qui donnait les plus beaux fruits. Bon gré mal gré, tous les assassins, leurs complices et leurs amis, étaient saisis sur le vif... et sur le mort: la victime. On ne se contentait pas de représenter le théâtre de la tragédie; une place y était toujours réservée, dans un coin, au médaillon de l'homme ou de la femme assassinés. On photographiait tout, jusqu'aux instruments du meurtre. On en composait un petit tableau de guerre, une nature morte à faire frémir. On enroulait la corde du pendu, le foulard du père François, les liens ayant servi à ligoter la victime, autour du gracieux ovale de l'égorgeur ou de l'égorgé... Le choix était laissé au bon goût du metteur en pages.

On alla bientôt si loin, dans cette voie, que la préfecture dut interdire la reproduction dans tous leurs détails des exécutions capitales. Les photographes eussent voulu prendre la tête dans le panier et la montrer au peuple. Ils confondaient leur déclin avec celui de la guillotine.

Leur petite industrie contrariée n'en pérorait pas pour cela. Il y eut encore des jours de gloire pour les bandits. Leurs traits, leurs particularités nous sont conservés grâce aux précautions prises par les journaux anthropométriques d'avant la guerre. Quand je pense qu'une feuille hebdomadaire, *Les faits-divers illustrés*, traînait l'image d'Epinal, la vieille, la naïve image d'Epinal, dans ces ruisseaux de sang!

Un musée, vous dis-je. On le visitera plus tard avec effarement. J'en suis sorti, quant à moi, comme d'un cauchemar. Dieu fasse que nous n'y retombions jamais!

Si la guerre en est un autre, il faut tout de même reconnaître qu'elle a incliné la presse repentie à mieux choisir ses objets d'exaltation et de dégoût. A inspirer le dégoût, suffisent amplement les portraits du kronprinz et des généraux allemands, ses acolytes en Belgique, en France, en Pologne, en Serbie... Enfin, je présume que nul ne se plaindra de voir succéder aux Terreurs en vedette de Montparnasse et de La Villette les médaillons de ceux de nos vaillants aviateurs promus, à raison de leurs exploits répétés, à la dignité d'As.

Ce ne sont pas les héros qui manquent en ce moment. Des noms s'ajoutent chaque jour à la liste des citations admirables. C'est le cas de dire, avec Agrippa d'Aubigné, que « l'air fume de sang et d'âmes... »; mais il est certain que le public marque une prédilection pour les aviateurs. La presse satisfait sa curiosité en mettant sous ses yeux, plutôt dix fois qu'une, les portraits de Guynemer, de Nungesser, de Dorme, de Navarre, de Robinson... C'est leur règne. Ils sont populaires. On salue d'acclamations les nouveaux venus au zénith. C'étaient, l'autre jour, le maréchal des logis Vialet, l'adjudant Bloch, le sergent Sauvage, en France; ou bien, les sous-lieutenants Sowrey et Brandon, le capitaine Ball, en Angleterre; sans compter les destructeurs de zeppelins, auxquels *Excelsior* consacrait, dernièrement, une double page: Warneford, Fedman, J. Cameron...

Car ils en ont aussi, en Angleterre, et leur succès n'est pas moins vif que chez nous. Nous entendrons longtemps parler d'eux. Au théâtre et dans le roman, l'aviateur va remplacer l'explorateur, comme celui-ci avait remplacé l'ingénieur des comédies du second Empire, et comme l'ingénieur avait lui-même succédé au jeune colonel aimé des dames... et de Scribe!

J'ai appris hier le mariage d'inclination que, récemment, ont contracté un aviateur de vingt-deux ans et sa marraine, plus que sexagénaire. L'inclination, paraît-il, était réciproque. Je n'en doute pas. L'aviation habituée à voir les choses de haut et de loin.

A supposer, aussi bien, que le jeune as, en épousant la dame de cœur, ait fait, comme on dit, une bêtise, il est assuré de l'indulgence

universelle. C'est l'enfant gâté auquel on passe tout. On l'appelle *l'œil des armées*; il peut se mettre le doigt dedans, à la condition toutefois que cela ne l'empêche pas, en repérant les batteries de l'ennemi et en surveillant ses mouvements, de sauver, au mépris de la sienne, des milliers d'existences!

C'est en quoi les as méritent bien la faveur dont ils jouissent. Il faut voir en eux d'intrépides chasseurs qui, en détruisant le gibier nuisible, aident à la conservation de l'espèce française.

Lucien Descaves.

Ce que l'on dit

En attendant...

... « *L'Allemagne continuera à couler des navires sur les côtes américaines: elle inaugure la guerre sous-marine intensive... L'Allemagne ne continuera pas: M. de Bethmann-Hollweg a simplement voulu sauver, sinon sa peau, du moins le maroquin de son portefeuille... L'Allemagne a violé les promesses qu'elle avait faites aux Etats-Unis, après la note que le président Wilson lui adressa le 19 avril dernier... Au contraire, elle a gardé les apparences de respecter cette note: elle n'a fait que transporter dans l'Atlantique américain la guerre sous-marine telle qu'elle la faisait depuis le 19 avril... Ce n'est pas exact, s'il est vrai qu'un navire marchand ait été coulé sans avertissement, et qu'un autre transportât des passagers, même des passagers américains.* »

Tel est à peu près le résumé de ce que je puis lire dans les journaux. Toutes ces opinions, plus ou moins contradictoires, sont peut-être toutes plus ou moins vraies, et dans quelques jours nous finirons par savoir laquelle est la plus vraie. Mais, en attendant, il n'y a qu'une chose certaine: c'est que le président Wilson doit être bien ennuyé.

Par son geste du 19 avril, il semblait avoir fait reculer l'Allemagne et avoir donné aux Etats-Unis une suffisante dignité d'attitude. C'était là son meilleur atout pour sa réélection. Mais maintenant, quelques semaines seulement avant cette réélection, voilà que tout est à refaire, ou plutôt qu'on dirait qu'il n'y a rien de fait. S'il pouvait causer à cœur ouvert avec M. de Bethmann-Hollweg, il est bien probable qu'il gémirait: « Vous auriez bien pu attendre un peu! Quel avantage voyez-vous à donner des chances à M. Hughes? »

Mais le chancelier allemand répondrait: « Que voulez-vous? Nécessité n'a pas de loi. Je l'ai déjà dit quand j'ai violé le territoire belge, mais je le répète. Je ne pouvais pas me sacrifier pour vos beaux yeux. »

Pour les Alliés, ce qu'ils ont de mieux à faire est de se désintéresser de ce dialogue et de prendre le plus vite possible, dans l'Atlantique américain, les précautions qu'ils ont prises depuis longtemps dans les eaux européennes, et qui y ont grandement diminué les ravages des sous-marins allemands.

Pierre Mille.

Les Grecs n'ont décidément aucun sens — mais aucun! — de l'actualité et de l'à-propos. Hier, ils s'offraient le luxe d'un nouveau ministère, et, quelque peu de foi qu'on pût fonder sur une combinaison Lambros, on avait cru voir une tentative de logique, un essai de bon sens en ce fait qu'un M. Economidès avait été choisi comme ministre de l'Economie nationale.

L'attribution de ce portefeuille paraissait, en effet, aller de droit à cet Economidès, au reste qualifié par ses antécédents pour manœuvrer à l'aise dans ce département. Mais, aux dernières nouvelles, tout est rompu, et l'administration du ministère de l'Economie nationale est remise aux mains d'un obscur Apostolidès, qui fut toute sa vie, et pour comble d'incohérence, professeur de... zoologie.

Il est vrai que les gens d'esprit rationnel trouveront, à cette incohérence, une petite compensation en apprenant que le portefeuille de la Guerre est confié à un général, et que ce général s'appelle Drakos, autant dire dragon.

Une descendante de Molière vient de mourir à Saint-Marcel d'Ursi, dans la Loire.

Elle s'appelait Mlle Françoise de Courtine de Neufbourg, et était la petite-fille d'Agnès-Reine Poquelin de Claville, qui était elle-même l'authentique petite-nièce de Molière.

La lointaine descendante de notre grand Molière.

qui vient de s'éteindre à quatre-vingt-dix-sept ans, était, paraît-il, encore pleine d'esprit, malgré son âge avancé.

Hier, dans une grande gare de Paris, une vieille maman en larmes s'informait auprès de tout le monde si c'était « l'autorité militaire » qui défendait aux familles d'accompagner jusqu'à leur train les permissionnaires qui repartent. « C'est si triste d'être obligé de leur dire adieu dès la salle d'attente et de perdre les derniers instants qu'on pourrait passer avec eux! »

Eh bien, non! L'autorité militaire, qui défend bien des choses, n'intervient pas en cette question. Ce sont les compagnies de chemins de fer qui, pour éviter l'encombrement, interdisent l'accès des quais au public.

Mais ne pourrait-on faire une petite exception en faveur des mobilisés? Cette tolérance serait applaudie par tous les Parisiens.

Le *New York Times* nous l'affirme catégoriquement: les Allemands ont miné la ville d'Anvers; quand ils devront l'évacuer, ils la feront sauter. Leurs mines sont prêtes sous la cathédrale, sous le Palais de Justice et sous divers monuments publics, dont le musée.

Peut-être — et vraisemblablement — ont-ils démenagé Rubens, Van Dyck, Téniers, Quentin Matsys, Jordaens et tous les maîtres des Flandres. Mais reste la majesté des pierres, le noble legs du passé. Laisseront-ils derrière eux, en ruines, la basilique d'Anvers, honneur et parure de la Belgique?

Peut-être que non, si l'on sait parler avec fermeté, et si l'on dit qu'une pierre enlevée à ce joyau, c'est un milliard à payer. Si ce moyen n'est pas le bon, qu'on en trouve un autre. Mais il ne faut pas que ce dernier crime soit commis.

Taisez-vous! Méfiez-vous! Des oreilles ennemies... Deux vieux Parisiens causaient, hier, au coin du boulevard.

— Moi, disait l'un, j'ai tiré quatre faisans! Ça été une chasse superbe!

Une main se pose sur son épaule. Il se retourne. Un agent de police le considère sévèrement:

— Vous savez que la chasse est fermée?

— Mais j'arrive d'Angleterre, c'est en Angleterre que j'ai chassé le faisan! proteste M. X...

Et il s'attire cette réponse admirable:

— Je veux bien vous croire! Mais ceux qui peuvent vous entendre n'en savent rien! On ne doit pas « parler de ça » sur la voie publique!

Anastasie compte des adeptes zélés!

Les antiquaires mettraient-ils sur le compte de la « vie chère » le prix quelquefois un peu excessif qu'ils réclament pour leurs vieux bibelots? Il le paraîtrait.

Dans un magasin d'antiquités de la rue des Saints-Pères, on peut lire, en effet, ce petit écriteau, se balançant à une vieille lanterne chinoise:

« Ici, la vie chère n'a pas d'effet rétroactif, et ne fait pas monter le prix des objets d'art antérieurs au dix-neuvième siècle. »

Voilà qui est raisonnable!

Et habile! Car les clients de l'antiquaire, de crainte de payer le double, n'auront garde de soupçonner ses précieuses vieilleries d'être du « vieux neuf »!

Le bonhomme Chrysale est heureux! Philaminte sait aujourd'hui le prix du beurre et se passionne pour la question des pommes de terre! Ce sera l'un des bienfaits de la guerre.

Depuis que conseillers municipaux, députés, sénateurs, ministres, et, qui plus est, journaux mondains, s'occupent de la « vie chère », les petites questions économiques ne paraissent plus si méprisables aux belles dames, et elles se permettent d'aborder au salon des sujets réservés jusqu'à présent à l'office. C'est même très bien porté.

Ah! si, après la guerre, il pouvait rester quelque chose de cette mode! Si nos femmes pouvaient ne plus rougir... autant d'être pot au feu!

Une jeune Ecossaise qui — nous dit la revue *La Vie* — depuis le début de la guerre, avec l'enthousiasme du cœur et de l'esprit, n'a cessé de soigner les grands blessés, demandait, l'autre jour, à un aveugle quel était son vœu le plus cher.

— Mademoiselle, que les yeux me soient rendus, rien que pour quinze jours! Et que l'on m'envoie là-bas voir le coup final!

Mot de génie du patriotisme: trait de lumière.

Le Veilleur.

LE FRONT DE PARIS

Les vertus cachées

Mon Dieu, ce fut si charmant, si élégant au début de la guerre, la bienveillance! Et ce serait maintenant si commode et si confortable! Et quelle allure quasi princière cela vous aurait!... Vous n'aimeriez donc pas mieux, madame, sourire avec une indulgence toute royale, plutôt que de censurer comme une mégère, ou de blâmer sans cesse ainsi qu'une vieille chipie?

Mais jamais les gens ne seront bienveillants, il en faut faire son deuil, hélas! Les femmes surtout se déchirent entre elles à faire peur. Combien c'est laid, et à quel point cela sent l'arrière-boutique, sinon le petit salon aigre où l'on potine, dans les provinces très reculées, en revenant du mail!

Dites-vous d'une jeune dame : « C'est une épouse charmante et une mère toute dévouée?... » Aussitôt quelque peccote soupçonneuse demande d'un air pointu : « Où se bat son mari? Sur quel front? »... Et une âpre matrone se trouve toujours là pour ajouter : « Combien a-t-elle d'enfants?... » Croyez bien que ces deux questions ne sont point posées par sympathie.

Poursuivez, criez-vous à propos d'une autre femme : « Que celle-ci a de grâce, qu'elle est jolie! » L'assistance tout entière pèse immédiatement cette question : « Est-elle très intelligente ? » Et si vous aviez d'abord déclaré qu'elle avait de l'esprit : « Est-elle jolie ? », eût-on riposté tout aussi sévèrement.

Contez qu'une de vos amies, fort charitable, soulage autant que possible ceux qui l'entourent : « De quelles œuvres fait-elle partie ? », grondent les furies.

Jurez que ses bébés l'adorent, que son époux en raffole, qu'elle soigne les intérêts de celui-ci, y pense jour et nuit, tandis qu'il est aux tranchées : « Dans quel hôpital soigne-t-elle ? », redoublent les bonnes âmes.

Faites remarquer que le bonheur règne autour de votre amie, que ses domestiques lui sont dévoués à la mort, que... « Combien a-t-elle de fileuls ? », rugissent les commères outragées.

Mais il y a des vertus cachées, ô terribles vitupératrices ! Toute femme qui fait du bien ne se trouve pas forcément dans un hôpital, et il n'est pas indispensable qu'elle tienne un emploi dans les œuvres ni les patronages. Cela existe, le mérite non officiel, la pitié non publique. Cela se rencontre parfois, souvent même, la bonté secrète. On peut être charitable mystérieusement. Tenez cela pour une coquetterie, voilà tout : croyez-vous que l'on ne s'adonne point souvent à des coquetteries pour soi-même et nullement pour autrui ?

Une fois, ma cousine Charlotte reçut devant moi un carton de lingerie, qu'elle ouvrit. Elle en sortit un amour de chemise, si écourtée qu'elle ne devait certainement guère lui descendre plus bas qu'à quinze ou vingt centimètres au-dessus du genou; je dis bien : au-dessus.

— Ravissant ! m'écriai-je.

— C'est une chemise de nuit, me déclara Charlotte avec simplicité.

Quoi ? une chemise de nuit, ce petit mouchoir de poche ?... J'étais abasourdi !...

Eh bien, je vous assure que ma cousine ne peut décemment pas se promener dans son appartement, quand elle est revêtue — si l'on ose s'exprimer ainsi — de cette étrange tunique. Et comme, d'autre part, lorsqu'elle est couchée, personne ne voit qu'elle porte quelque chose d'aussi original, c'est donc bien par délectation personnelle qu'elle a acquis chez sa lingère ces extravagants costumes de nuit.

N'en doutez pas, il y a des vertus cachées, non moins que des coquetteries insoupçonnées.

Marcel Boulenger.



La société neutre, telle que la voudrait le kaiser.

Notre avance au sud de la Somme étendue et consolidée

UNE VICTOIRE ITALIENNE SUR LE CARSO

Si, depuis quelques jours, les Allemands montraient de l'inquiétude au sud de la Somme, il ne paraît cependant pas qu'ils aient attendu notre attaque ni au lieu ni au moment où elle s'est produite. Sans quoi ils ne se seraient pas laissés surprendre au cours de la relève d'une de leurs divisions. L'échange des unités, si bien exécuté soit-il, donne toujours lieu à un flottement. Les soldats qui viennent de prendre possession d'une tranchée en connaissent mal les abris, les passages; si un assaut survient, ils perdront facilement leur sang-froid. Ainsi s'explique le chiffre très élevé des pertes subies par l'ennemi en cette action, et la proportion considérable des prisonniers. Les tirs ont été mal réglés, les hommes se sont pressés dans les boyaux que notre artillerie accablait de son feu; des compagnies ont été anéanties; d'autres se sont rendues. Le désarroi de la défense a permis à notre attaque non seulement d'atteindre les objectifs fixés, mais de les dépasser, sans toutefois sortir de la zone que nos canons pouvaient protéger par l'allongement de leur tir. Nous avons atteint les lisières d'Ablaincourt; un de nos détachements les a même franchies au sud-ouest et a ramené une compagnie prisonnière. Nous nous sommes établis, à moins d'un kilomètre à l'ouest de Chaulnes, dans le bois Triangulaire, et avons gagné au nord dans la ligne de bois qui court vers l'est jusqu'au renflement de cette ligne, appelé l'Etoile du bois de Chaulnes. Nous sommes, là, à 1.200 mètres de Chaulnes, à 1.500 mètres du hameau de Pressoire, accolé à Ablaincourt, dans une petite dépression, profonde d'une dizaine de mètres, qui sépare Pressoire de Combles. Une progression d'un kilomètre, dans la même ligne, suffirait pour encercler Ablaincourt-Pressoire et déborder Combles.

L'ennemi n'a tenté, depuis notre succès, aucune réaction, et nous a même laissés accomplir quelques nouveaux progrès à la grenade aux abords des positions conquises. C'est pourquoi il avoue, dès aujourd'hui, un échec qu'il n'a pas l'espoir de réparer : « Les Français se sont emparés du saillant de notre ligne à Vermandovillers. »

En Macédoine, l'ennemi oppose une résistance désespérée aux troupes serbes dans la vallée de la Cerna. Les Bulgares ont reçu des renforts qui ne peuvent provenir que des dépôts de l'intérieur, car dès le début de notre offensive ils avaient engagé neuf divisions et demie en Macédoine. Il leur en restait quatre et demie pour le front du nord; ces effectifs sont, à l'heure actuelle, entièrement absorbés par la garde du Danube et l'expédition de Dobroudja.

Sur la rive gauche de la Strouma, les forces britanniques ont occupé Prosenik, sur la voie ferrée de Serès, ce qui coupe définitivement les communications entre cette ville et Demir-Hissar.

En Dobroudja comme en Transylvanie, les deux adversaires restent sur la défensive. Cette situation est tout au détriment de l'ennemi, qui annonçait une offensive foudroyante, et à l'avantage des Roumains, qui trouvent le temps de se reformer et de recevoir des secours qui ne leur manqueront pas désormais.

Sur le Carso, l'offensive italienne vient d'être reprise avec un grand succès : les lignes de défense de l'ennemi entre le Vippacco et la côte ont été enlevées. Cinq mille prisonniers et un butin considérable sont au pouvoir de nos alliés.

Jean Villars.



Vue générale de Kenali, situé en territoire serbe, sur la route de Florina à Monastir, et à une dizaine de kilomètres de cette ville. Ce village est tombé aux mains des troupes françaises.

L'importance de la guerre sous-marine

Comment les neutres en sont atteints. -- Ses dangers et ses inconvénients pour l'Amérique. -- L'enquête du président Wilson.

Comme il était à prévoir, les Allemands protestent très haut qu'ils ont observé avec le dernier scrupule toutes les promesses qu'ils avaient faites au gouvernement de Washington. La consigne donnée à Berlin était évidemment de reprendre la guerre sous-marine en évitant autant que possible le retour des difficultés diplomatiques avec les Etats-Unis. Seule l'enquête prouvera si les conditions posées par le président Wilson ont été intégralement observées. Et seul l'événement montrera si elles le seront longtemps et toujours.

Mais si c'est là la face essentielle de la question, ce n'est pas la seule. Les torpillages qui ont eu lieu en vue des côtes américaines posent un autre problème. Jusqu'ici, le gouvernement de Washington, avec l'affaire de la Lusitania, par exemple, n'avait eu à s'occuper que de faire respecter la vie des sujets américains et les lois de l'humanité. Aujourd'hui, tous les intérêts de

l'Amérique et ses intérêts commerciaux en premier lieu sont en cause. En organisant, selon l'expression si juste du Times, le blocus des Alliés « à distance », l'Allemagne nuit directement au trafic américain.

Dans quelle mesure un Etat neutre peut être exposé à souffrir de la guerre sous-marine allemande, c'est ce qu'il est facile de montrer par des exemples. Depuis le mois d'août 1914 jusqu'au 2 octobre 1916, la Norvège, pour ne parler que d'elle, a perdu un nombre de navires représentant 214.000 tonnes, soit 8,14 0/0 de la totalité de la flotte de commerce norvégienne. Durant ces dernières semaines, on sait que, pour essayer de couper les communications des Alliés avec Arkhangel, les Allemands ont envoyé des sous-marins jusque dans l'Océan Arctique. En sept jours, d'après les calculs des Allemands eux-mêmes, la Norvège a perdu un ensemble de navires représentant 13.000 ton-

nes, d'une valeur de plus de 10 millions de couronnes, et les compagnies d'assurances norvégiennes subissent un dommage de 4.200.000 couronnes (la couronne vaut près de 1 fr. 60).

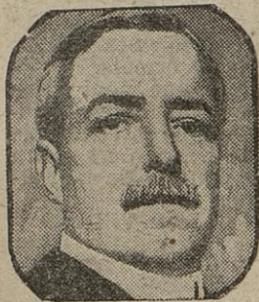
Oh! sans doute, l'Allemagne aura plus d'égards pour les Etats-Unis que pour la Norvège. Mais son dernier mot n'est pas dit, et il y a des entraînements qui sont presque inévitables. Déjà l'opinion publique, dans l'Amérique du Nord, a commencé à comprendre que la guerre sous-marine n'était pas une guerre comme une autre. Aussitôt après l'apparition d'un sous-marin allemand à Carthagène, les Alliés, dans un mémorandum, avaient attiré l'attention des neutres sur le danger d'assimiler les sous-marins aux navires de surface. Le gouvernement de Washington n'avait pas reconnu comme bien fondé le point de vue de l'Entente. Il avait même, croyons-nous, répondu à la note des Alliés avec quelque sécheresse. Depuis, l'affaire du *Deutschland*, puis celle de l'*U-53* sont survenues. Elles n'auront que trop justifié une thèse désintéressée et prévoyante...

Jacques Bainville.

Que va faire M. Wilson?

WASHINGTON, 11 octobre. — Aucune déclaration n'a encore été faite et rien n'a transpiré de l'attitude que le gouvernement se propose d'adopter en présence de la situation que créent les opérations des sous-marins allemands près des côtes américaines.

M. Lansing, secrétaire d'Etat, est arrivé à Long-Branch, dans le New-Jersey, où il va conférer avec M. Wilson sur la question. Avant son départ, il a eu une longue conférence avec le colonel House, conseiller confidentiel du président, et avec M. Gérard, ambassadeur à Berlin, qui est arrivé sain et sauf en Amérique à bord du vapeur danois *Frederic*.



M. LANSING

Secrétaire d'Etat
aux Affaires étrangères

Mais rien jusqu'ici ne prouve l'existence formelle d'une base semblable, bien que des bruits aient circulé suivant lesquels l'une de ces bases se trouverait à George Sheal, à l'est du cap Cod. Les officiers de marine pensent qu'après les opérations de dimanche, l'*U-53* doit être à court de combustible; ils ne croient pas à la présence de plusieurs sous-marins allemands.

Suivant les déclarations des amiraux Knight et Cleaves, rien ne permettait de supposer quelle étaient les intentions de l'*U-53* quand il reprit la mer.

Les contre-torpilleurs américains se tiennent prêts à se porter au premier appel S. O. S. Le *Samson* croise dans la baie du Bazzand où un sous-marin aurait été signalé. Toutes les précautions sont prises. Une censure sévère est exercée sur les stations de T.S.F. Celles qui ne se conformeront pas aux consignes seront fermées.

Les journaux discutent à perdre haleine le point de vue international; tous sont d'accord sur la gravité de ces méfaits accomplis près des côtes neutres.

La proximité des élections, qui doivent avoir lieu dans quatre semaines, prête une grande ardeur au ton général des critiques. Tandis que la presse du gouvernement prêche la patience, les adversaires demandent la création d'une flotte puissante et déclarent que les navires américains ne sont pas faits pour recueillir les victimes des torpillages allemands.

Le ton adopté par la presse allemande irrite la grande majorité des Américains.

La presse allemande est provocante

GENÈVE, 11 octobre. — La *Freisinniger Zeitung* écrit au sujet des torpillages des sous-marins allemands :

« L'activité de nos sous-marins durant ces derniers jours nous a démontré que nous possédons, non seulement une bonne arme, mais aussi qu'elle est maintenant bien employée »

D'après une article de la *Deutsche Tageszeitung*, la traversée de l'Atlantique par le sous-marin allemand *U-53* n'avait d'autre but que d'influencer les partis américains qui sont pour une entrée en guerre contre l'Allemagne, et de leur montrer le danger qui les menacera au cas d'un conflit entre les Etats-Unis et les puissances du Centre.

Le cas du *Blommersdyk*

Le vapeur hollandais *Blommersdyk*, torpillé par un pirate près des côtes américaines, appartenait à la Compagnie Hollande-Amérique. Il transportait une cargaison de grains pour le compte du gouvernement hollandais. Cette cargaison n'est pas assurée. Le capitaine a eu une conversation avec le commandant du pirate, qui lui a déclaré qu'il avait reçu l'ordre de torpiller tous les navires faisant du commerce avec les ports anglais.



M. BERNSTORFF
Ambassadeur
d'Allemagne aux
Etats-Unis.

La perte de ce navire a causé en Hollande une émotion et une indignation considérables.

La *Rotterdamsche Courant* suggère que la Hollande devra dès lors prohiber l'exportation de ses grains en Allemagne.

La *Nieuwe Courant* écrit qu'il importe peu que l'équipage du vapeur soit saisi. Le droit des gens a été violé ainsi que les promesses formelles de l'Allemagne du 5 mai. Le *Blommersdyk* allait d'un port neutre dans un port neutre, avec une cargaison destinée à un état neutre. Voilà le véritable point de vue.

Le *Tyd* ne peut expliquer l'étrange jurisprudence adoptée par le commandant du pirate que par l'existence d'un compromis que M. de Bethmann-Hollweg aurait été obligé de signer avec ses adversaires afin de sauver sa situation politique.

Les débuts de M. Lambros

Le point de vue de l'Entente ne varie pas

En dépit des intentions conciliantes qui lui sont prêtées à l'égard de l'Entente, M. Lambros a fait des déclarations équivoques et qui ne sont pas de nature à dissiper la première impression produite par son cabinet en parlant de la neutralité de la Grèce.

M. Lambros a oublié de dire que cette neutralité devait être bienveillante pour les Alliés. Il y a là un peu plus qu'une nuance, et si c'est une omission, elle aurait besoin d'être réparée.

D'autre part, il apparaît quelques symptômes qui méritent d'être surveillés. On a déjà signalé la présence mal expliquée de soldats trop nombreux dans les casernes d'Athènes; des mouvements de troupes sur le chemin de fer Athènes-Larissa sont également observés. Au Pirée, on a renforcé la garnison. Pour un pays qui a démobilisé, cela fait bien des mesures, justement aux endroits qui n'en demandent pas : c'est de la Macédoine et non de l'Attique que l'état-major grec devrait s'occuper.

Cependant, l'Entente reste fermement attachée à son point de vue, moins que jamais il s'agit d'obliger la Grèce à sortir de sa neutralité, mais il importe que l'assainissement exigé par les Alliés soit définitif et que la note du 2 septembre reçoive exécution complète.

Les délais fixés par l'amiral Dartige du Fournet expirent et il semble, en ce qui concerne les auteurs de l'attentat contre la légation de France, qu'une première satisfaction ait été obtenue. La question des ligues de réservistes, celle des complices du baron Schenk et quelques autres devront être également liquidées. Il n'y a pas autre chose à dire pour le moment. — J. B.

Les remaniements de la dernière heure

ATHÈNES, 11 octobre. — Quelques modifications ont été apportées à la dernière heure à la composition du cabinet Lambros.

C'est ainsi que M. Antonopoulos, ayant refusé le portefeuille de la Justice, a été remplacé par M. Eliopoulos, professeur à l'Université d'Athènes, et qu'à la place de M. Economides, précédemment désigné comme ministre de l'Economie nationale, on a appelé M. Apostolidis, professeur de zoologie.

Les îles d'Imbros et d'Icarie adhèrent au mouvement

ATHÈNES, 11 octobre. — Les populations des îles d'Imbros et d'Icarie viennent de faire parvenir au gouvernement provisoire leur adhésion au

COMMUNIQUÉS OFFICIELS

du Mercredi 11 Octobre (801^e jour de la guerre)

15 HEURES.

AU SUD DE LA SOMME, nous nous sommes organisés sur les positions conquises hier et avons, en certains points, étendu nos gains par une progression à la grenade. Le nombre des prisonniers s'élève à mille trois cent soixante-dix-sept, dont vingt-six officiers.

Au nord de la Somme, pas d'événements importants.

EN CHAMPAGNE ET SUR LA MEUSE, DANS LE SECTEUR DE FLEURY, de petites attaques allemandes ont été repoussées sans avoir atteint nos tranchées.

DANS LES VOSGES, après une violente préparation d'artillerie, les Allemands ont lancé une forte attaque sur le SCHONHLOZ, quelques fractions ennemies ont atteint nos tranchées, mais en ont été chassées complètement et avec des pertes sévères par nos grenadiers.

Des bombes ont été lancées hier par des avions ennemis sur Gérardmer et sur Belfort. Dégâts insignifiants : cinq obus ont été lancés sans résultat dans la direction de cette ville par l'artillerie ennemie à longue portée.

23 HEURES.

DANS LA REGION DE LA SOMME, bombardement réciproque sur presque tout le front, DE MORVAL A CHAULNES. L'ennemi a lancé deux violentes attaques sur nos nouvelles positions des bois de Chaulnes. Elles ont été rejetées après un vif corps à corps. Des attaques à la grenade SUR LA LISIERE DU BOIS SAINT-PIERRE-VAAST, ont été également repoussées. Le total des prisonniers dus à l'opération d'hier au sud de la Somme s'élève à 1.702, dont 2 commandants de bataillon et 25 officiers.

Canonnade habituelle sur le reste du front.

Communiqué britannique

10 HEURES 45.

L'artillerie allemande a montré un peu plus d'activité au cours de la nuit sur la plus grande partie du front de bataille.

Ce matin, AU NORD DE NEUVILLE-SAINT-VAAST, un camouflet ennemi ne nous a fait subir aucune perte.

Nos troupes ont exécuté avec succès une opération secondaire contre les tranchées AU SUD D'HULLUCH.

Communiqué belge

Rien de particulier à signaler en dehors d'une courte lutte au cours de laquelle l'artillerie belge a pris sous son feu des organisations allemandes A L'EST DE BOESINGHE.

Communiqué de l'emprunt

Le mouvement des souscriptions se développe très favorablement : il a heureusement entraîné une importante augmentation des versements d'or.

Les affiches officielles ont précisé les nombreuses facilités données pour la souscription; en plus des Caisses publiques, des bureaux de postes, des Banques et des intermédiaires habituels pour les opérations d'emprunt, les notaires ont été autorisés à recevoir les demandes du public. Cette décision est particulièrement appréciée dans les campagnes.

Ce que disent les Allemands des combats sur la Somme

BERNE, 10 octobre. — Le *Bund* estime que, d'après tous les indices, l'offensive de la Somme sur les deux rives de l'Ancre et dans la direction de Péronne-Sailly-Bapaume atteint aujourd'hui son plein développement en largeur et en puissance.

On s'attend pour octobre à de puissants assauts conduits avec une supériorité écrasante de l'artillerie qui pourrait bien cette fois amener une rupture du front.

La même puissance de l'artillerie se remarque actuellement dans les combats de Macédoine qui refoulent pas à pas les Bulgares aux deux ailes.

[Le critique militaire du journal suisse *Bund* est un Allemand nommé Stegemann, qui s'est fait naturaliser Suisse.]

AMSTERDAM, 10 octobre. — Le commandant Morath, dans le *Berliner Tageblatt*, dit que le secteur allemand de Bapaume a été justement qualifié de petit Gibraltar.

« L'armée espagnole emporterait plus facilement Gibraltar que les armées franco-britanni-

LA GUERRE AÉRIENNE

Soixante-treize combats en un jour

L'adjudant Dorme abat son treizième avion ennemi.

Dans la journée d'hier, nos avions ont exécuté de nombreux vols de surveillance, de reconnaissance et de réglage, et livré 15 combats dans la région de Verdun, 14 au sud de la Somme, et 44 au nord de cette rivière. Au cours de ces derniers, quatre appareils ennemis ont été abattus, dont l'un par l'adjudant Dorme, qui en est à son treizième avion abattu; six autres appareils ennemis ont été sérieuse-



ADJUDANT DORME

ment touchés et sont allés tomber dans les lignes allemandes.

Des bivouacs et des cantonnements aux environs de Péronne, et les hangars d'aviation de Terquier, les gares de Saint-Quentin et de Guiscard, le bois de Porquericourt ont été sévèrement bombardés.

Un train en marche, entre Hanois et Ham, a été attaqué à coups de bombes et de mitrailleuses. Dans la nuit du 10 au 11, l'établissement de Lorrach (Grand-Duché de Bade), le terrain d'aviation de Colmar et la gare de Mulheim ont été bombardés.

EN MARGE DU COMMUNIQUÉ

Notre offensive au sud de la Somme

Notes d'un témoin militaire

La brillante action engagée avant-hier par nos troupes au sud de la Somme a présenté dans l'ensemble les mêmes caractéristiques que celle du 7 au nord de la Somme.

Favorisé par le temps, le travail combiné de notre artillerie et de notre aviation avait permis une excellente préparation de l'attaque. Les défenses ennemies avaient été méthodiquement détruites devant tous les objectifs assignés. Les secondes lignes avaient été également soumises à un feu précis et intense destiné à annihiler le feu de leurs défenseurs et empêcher les mouvements des réserves partiels. Les voies de communication plus en arrière étaient systématiquement battues, de façon à rendre difficile, sinon impossible à l'ennemi, l'envoi de renforts.

Ce fut certainement pleins de confiance que nos fantassins, à onze heures, heure fixée pour l'assaut, s'élançèrent de leurs tranchées : quarante minutes après, les objectifs fixés entre Berny et la région sud de Vermandovillers étaient tous conquis, le hameau de Bovent était enlevé.

Nos troupes, emportées par leur élan, portaient à l'assaut de la ligne de tranchées suivante. A treize heures, cette ligne était enlevée à son tour. Nous bordions les lisières de la Sucerie et celles du village d'Ablaincourt par le nord et par l'ouest. Dans la soirée, un de nos détachements, sous la conduite d'un officier, pénétra même dans les lisières sud-ouest du village, et en ramena toute une compagnie allemande prisonnière avec son capitaine commandant.

Plus au sud, entre Vermandovillers et Chaulnes, où le terrain est plus coupé et où les fortifications de l'ennemi sont plus anciennes, la lutte avait été plus dure. Cependant nos vaillants fantassins finissaient là aussi par dominer l'adversaire, et s'emparaient de tous les objectifs fixés. Le bois, dit « bois n° 1 », situé au nord de Chaulnes, était enlevé. Nous progressions jusqu'à l'étoile du bois de Chaulnes, et prenions

pied dans le « bois triangulaire », menaçant ainsi le village par le nord et par l'ouest.

Au début, les tirs de barrage de l'ennemi avaient été en général nourris et bien dirigés, mais nos troupes les avaient rapidement franchis. Il sembla dès lors qu'il y eût un certain désarroi dans l'emploi de son artillerie dont le tir devint confus et imprécis.

Nous avons eu affaire à deux divisions allemandes : la 44^e D.R. et la 23^e D. saxonne, nouvellement arrivées sur le terrain et aux éléments d'une 3^e division en cours de relève entre ces deux divisions. Ce mélange d'unités nous fut favorable d'autant plus que l'ennemi, d'après l'aveu des premiers prisonniers interrogés, ne s'attendait pas à une attaque aussi puissante au sud de la Somme.

Nos troupes ont constaté en progressant que les Allemands ont fait des pertes terribles. Un capitaine interrogé affirme qu'il est seul survivant de sa compagnie avec cinq hommes. Deux régiments de la 44^e D.R., placés en première ligne, ont fourni chacun cinq cents prisonniers. Cette division avait déjà une fois combattu sur la Somme; elle y était revenue tout récemment; son moral avait dû s'en ressentir. Au total, le chiffre des prisonniers faits dans cette brillante opération et déjà dénombrés est de 1.400.

Pour capturer ou détruire les sous-marins allemands

Au moment de la reprise par les Allemands de la guerre sous-marine, l'article suivant, que publie aujourd'hui le Bulletin des Armées, est tout à fait d'actualité :

Combien nos amis les Anglais ont-ils détruit de sous-marins allemands?

Combien en ont-ils capturé? C'est leur secret et ils ne le laissent pas volontiers transpirer. Tout ce que nous savons par les journaux de nos alliés, c'est qu'un petit comité réuni à Londres, il y a quelque temps, célébra la destruction du cinquantième sous-marin allemand.

Si nous ne possédons pas de données plus précises sur le nombre de sous-marins ennemis détruits, à plus forte raison n'avons-nous guère de renseignements précis sur la façon d'opérer de nos alliés. Pendant des mois et des mois, l'amirauté britannique a interdit aux journaux du Royaume-Uni toute allusion, même lointaine, à ce sujet. Ce n'est que tout récemment que cette consigne a été levée.

Bien entendu, les détails mêmes des moyens employés pour cette salutaire besogne n'ont pas été divulgués. Il ne faut pas donner à l'ennemi les moyens de se défendre contre eux.

Ce que l'amirauté anglaise a permis de révéler c'est que la capture des sous-marins allemands est effectuée à l'aide de filets d'acier. Comment fonctionne exactement le système? Mystère! Et, bien certainement, ce mystère-là ne sera percé qu'après la guerre. Ce que l'on peut dire c'est qu'en vingt-cinq minutes tout sous-marin signalé dans les eaux territoriales anglaises peut être enveloppé dans les mailles d'un de ces filets.

Certains de ces engins ont plusieurs dizaines de kilomètres de long et sont cependant tellement maniables qu'ils peuvent changer de position sur un simple signal.

Voilà pour la capture; voici maintenant pour la destruction.

C'est aux chalutiers anglais qu'on la doit. L'amirauté britannique a levé, parmi les pêcheurs « au chalut », tout le long des côtes, un corps spécial qu'elle a entraîné, discipliné, habillé. Cette petite armée navale, peu nombreuse au début, dépasse maintenant plus de cent mille hommes.

Lorsque ce corps spécial fut constitué, l'amirauté réquisitionna plus de 3.000 chalutiers, bâtiments légers et maniables auxquels elle adjoignit un certain nombre de navires rapides spécialement construits pour le service de patrouilles.

Après quoi les chalutiers se mirent en chasse. C'est une curieuse impression que de voir approcher cette file de bateaux que rien ne distingue des navires de pêche ordinaires sinon la silhouette noire d'un canon qui se profile à l'avant et à l'arrière. Les bateaux patrouilleurs sont eux aussi armés d'un Hotchkiss.

Les chalutiers sont également pourvus d'autres moyens de destruction très spéciaux dont il ne nous est pas permis de parler ici.

Cela n'empêche pas qu'un sous-marin puisse pénétrer dans les mers surveillées et même aller en Amérique. Il peut causer des dommages dans les lignes défendues, mais toute attaque à laquelle il se livre révèle immédiatement sa position, et sa route de retour est semée de périls innombrables. Un véritable réseau téléphonique et télégraphique réunit et tient en constante communication tous les ports du Royaume-Uni.

Propos d'un inconnu

POUR LA FEMME FRANÇAISE

Je me suis prodigieusement amusé! J'ai causé avec une entrepreneuse de modes, femme énergique, qui sait bien mener une affaire, et qui emploie une multitude de femmes. Or, cette entrepreneuse me disait :

« J'ai beaucoup de peine à trouver des ouvrières. Les usines de munitions me les prennent toutes. Elles me quittent en me disant que les obus leur rapportent plus que les robes. Dans nos métiers, l'ouvrière est peu payée. Il est naturel qu'elle cherche ailleurs... »

Elle soupira. Moi qui suis un vilain homme, je ressentis une joie immense. J'insinuai : « Madame, payez vos ouvrières autant que M. Thomas, et elles vous resteront. »

La conversation sombra. De très petits incidents entraînent parfois à des réflexions assez sérieuses. Ce fut le cas. Je me suis mis à songer au sort de la femme française.

Je voudrais bien qu'un sociologue, un homme éminent qui sache le pourquoi des choses, m'explique pourquoi le même travail payé cinq francs à un homme est payé trois francs à une femme.

Par contre, je n'ai jamais entendu dire qu'une femme, se présentant pour louer un appartement, ait entendu le propriétaire lui dire : « Madame, pour vous, ce sera trois cents francs, pour un homme ce serait cinq cents! »

On parle beaucoup de l'émancipation de la femme, on en a surtout beaucoup parlé! De grâce, moins de discours et plus de recherches! Travaillons au bien-être de la femme française qui a étonné le monde, durant cette guerre. Que de courage! Que de dévouement! Que d'honnêteté! Jamais la Berlinoise la plus débordante de vertu n'a atteint la cheville d'une de nos ouvrières parisiennes. Et l'on peut dire que l'intelligence de la femme française a permis durant cette terrible crise d'équilibrer bien des choses!

Alors?... Alors, je crois qu'il conviendrait de fournir aux femmes le moyen de vivre mieux. Puisqu'elles ont fait leurs preuves, qu'on leur donne les possibilités de continuer.

Là où la femme est spécialiste, qu'elle gagne plus : ce n'est pas moi qui vais coudre des corsages; j'en serais incapable. C'est là une question de règlements légaux, qui s'impose. Mais, surtout, devant les vides, hélas! immenses, dont tous les corps de métiers d'hommes vont souffrir, il serait bon que l'on formât des écoles solidement constituées, où la femme apprendrait certains métiers qu'elle peut exercer parfaitement bien.

Croyez-moi, les Chambres de commerce pourraient trouver une aide admirable auprès de beaucoup de veuves de la guerre qui végètent dans des métiers où on les paie mal. Le tout serait d'organiser sérieusement ces écoles. Il est vrai que l'organisation...

L'Inconnu.

« LE BON DIEU VOUS LE RENDRA... »

Les Allemands sollicitent les souscriptions hollandaises

AMSTERDAM, 10 octobre. — Les Nouvelles de Maëstricht rapportent que les Allemands ont fait apposer dans les localités hollandaises voisines de la frontière des affiches manuscrites sur grand papier blanc avec encadrement aux couleurs hollandaises, dont voici le texte :

« Hollandais,
« Camarades mineurs voisins,

« La patrie nous appelle, nous Allemands, à souscrire à l'emprunt de guerre. Vous, qui avez mangé le pain avec nous, vous, qui, dans votre rude métier avez bravé tous les dangers, vous possédez encore de l'or.

« Au milieu de l'atroce fléau de cette guerre, votre pays a gagné des milliards. Aidez donc les Allemands avec l'argent allemand que vous pouvez avoir encore entre les mains. Aidez nos frères à remporter de nouvelles victoires dans la lutte sanglante. Aidez à abattre les ennemis qui vous menacent, vous aussi, et veulent amoindrir vos biens.

« Apportez votre or ! Nous et le bon Dieu vous en récompenserons libéralement. »

LE "TIP" remplace le Beurre

CHEZ TOUTS MARCHANDS de BEURRE et COMEST. (1/45 le 1/2 kg.)

Bouteilles vides à Champagne

achetées à bon prix, par la Maison

CHAMPAGNE MERCIER

EPERNAY

OBESITÉ
LIN-TARIN
CONSTIPATION

PRISONNIER, par MANFREDINI



— T'es dentiste ?... Eh ben ! si c'est comme ça que t'as entretenu le mordant de ta compagnie !!...

Le service des bourriquets au front



Sur le front, on a essayé l'emploi de petits ânes pour le transport de divers approvisionnements. Et l'on a tout de suite reconnu que ces dociles et dévoués auxiliaires étaient propres à rendre les services les plus précieux.

DERNIÈRE HEURE

Les Alliés en Macédoine progressent aux deux ailes

(OFFICIEL)

A l'aile droite, les forces britanniques ont franchi la voie ferrée et occupé Prosenik.

Au centre, nous avons enlevé les premières lignes ennemies sur les hauteurs à l'ouest de Gjevgejeli.

A l'aile gauche, l'armée bulgare a reçu des renforts et oppose une résistance désespérée aux troupes serbes.

L'armée alliée d'Orient a fait, du 1^{er} au 10 octobre, 2.616 prisonniers.

(COMMUNIQUÉ SERBE DU 10 OCTOBRE)

Le 9 octobre, nous avons poursuivi nos attaques sur le front de Monastir et développé nos succès sur la rive gauche de la Cerna, où nous avons fait prisonniers 40 soldats bulgares et pris une mitrailleuse.

Le nombre exact des prisonniers capturés le 8 octobre s'élève à 826, dont 5 officiers et 6 aspirants.

LONDRES, 11 octobre. — Communiqué officiel de l'armée anglaise de Salonique. — Sur le front de la Struma, un détachement de cavalerie ennemie a été dispersé par une brigade montée et repoussé à trois kilomètres au sud de Sérès.

L'ennemi a déployé quelque activité entre Brakli et Barakli-Dzuma.

Nous avons occupé Topolova et Prosenik.

Sur le front du lac Doiran, un poste ennemi, près de Krastali, a été attaqué pendant la nuit; ses occupants ont été dispersés.

La chute de Sérès est prochaine

LONDRES, 11 octobre. — D'après le Times, nous ne tarderons pas beaucoup à apprendre que la ville de Sérès est tombée entre nos mains. Toutefois, le résultat essentiel des opérations actuelles sur le front de Salonique est que les Alliés ne permettent pas aux Bulgares de disposer du moindre bataillon pour le transporter ailleurs et qu'ils aident ainsi à réduire considérablement la menace dirigée contre la Roumanie.

La rentrée du Reichstag

GENÈVE, 11 octobre. — On mande de Berlin : Le Reichstag, qui reprenait hier ses séances, a adopté, en dernière lecture, la loi prolongeant la législature, puis il a entamé la discussion sur la politique extérieure.

M. Bassermann, national-libéral, a déclaré, aux applaudissements de l'assemblée, que « la situation militaire générale est satisfaisante et pleine d'espoirs ».

Au moment où il entamait le chapitre de la guerre sous-marine, le chancelier a fait son apparition.

M. Bassermann a poursuivi :

« Des membres de toutes les fractions, des représentants des gouvernements confédérés ont pris part à la discussion à la commission. Tous les aspects maritimes, techniques, militaires, économiques et politiques du problème ont été examinés à fond.

Les débats ont eu lieu sous l'impression de la haute importance du problème et ont été guidés de toutes parts par des considérations purement objectives et par le désir de servir les intérêts de la patrie.

Il n'a pas été possible d'obtenir une entente dans la commission. Par conséquent, on a renoncé à l'inscription de la question à l'ordre du jour des débats au Reichstag.

En conséquence, la question n'a pas été inscrite à l'ordre du jour, la commission estimant qu'une discussion sur la guerre sous-marine serait de nature « à nuire aux intérêts de la patrie ».

M. Wilson aura vendredi un entretien avec M. Gérard

NEW-YORK, 11 octobre. — Il était plus de minuit lorsque a pris fin la conversation du président Wilson et de M. Lansing.

La gravité de la situation n'empêchera pas le président de partir aujourd'hui pour Indianapolis, où il doit prononcer un discours.

Il reviendra vendredi à Washington, où il aura un nouvel entretien avec M. Gérard, ambassadeur des Etats-Unis à Berlin. (Information.)

WASHINGTON, 11 octobre. — M. Daniels, ministre de la Marine, a reçu un rapport suivant lequel le *Stephano* a été bombardé avant et pendant le transfert des passagers. (Information.)

LES CRÉDITS DE GUERRE BRITANNIQUES

M. Asquith expose la situation militaire

LONDRES, 11 octobre. — M. Asquith a déposé aujourd'hui à la Chambre des Communes une demande de crédits nouveaux s'élevant à la somme de 300 millions de livres sterling, soit 7 milliards et demi de francs.

« Ce sera, a-t-il dit, le quatrième vote pour l'année financière 1916-1917, avec un total de 1.350 millions de livres sterling (33.750.000.000 de francs.)

» L'ensemble des crédits votés depuis le commencement de la guerre s'élève à 3.132 millions. Ainsi, le Parlement a voté pour la guerre des crédits équivalant aux dépenses de vingt années ordinaires.

M. Asquith a fait, sur la situation militaire, des déclarations dont la sincérité et la précision ont fait grande impression sur ses auditeurs.

» Le résultat immédiat de l'offensive sur la Somme a été d'obliger l'ennemi à abandonner l'attaque contre Verdun (vifs applaudissements) et à retenir sur le front ouest des forces considérables destinées à l'est; nous avons ainsi rendu un service appréciable à nos alliés de l'est.

» L'ennemi a de plus souffert de très lourdes pertes qui ont mis ses ressources à l'épreuve et son mouvement de retraite, qui est continu, porte une atteinte au moral et au prestige de l'armée allemande; ce qu'il nous reste à faire, c'est de poursuivre l'avance d'une façon continue.

En terminant, M. Asquith a déclaré que la paix ne saurait se conclure par un « rapiécage », un compromis déshonorant ou une « mascarade », mais qu'elle devra apporter aux Alliés une réparation totale pour le passé et une sécurité suffisante pour l'avenir.

La Chambre a adopté à mains levées les crédits demandés par M. Asquith.

«Une intervention étrangère en faveur de la paix serait un désastre pour les Alliés»

LONDRES, 11 octobre. — Pris à partie par un député libéral, au sujet de son interview du 28 septembre, M. Lloyd George déclare que si une intervention étrangère en faveur de la paix se produisait maintenant, ce serait, pour l'Allemagne, un triomphe militaire, un triomphe de guerre.

« Une intervention, dit-il, équivaudrait, pour les Alliés, à un désastre militaire. (Vifs applaudissements.) Comme ministre de la Guerre, je n'ai pas le droit d'exprimer une opinion sur ce qui serait un désastre militaire et je n'ai pas l'intention de retirer une seule syllabe de ce que j'ai dit.

Il était essentiel de dire ce que j'ai dit : c'est une affaire qui sera révélée en temps opportun. L'interview du 28 septembre ne représente pas seulement mon opinion, mais aussi celle du cabinet et celle du comité de guerre.

LE COMMUNIQUÉ BRITANNIQUE de 21 heures 55

Notre front au sud de l'Ancre a été violemment bombardé toute la journée, particulièrement au nord de Courcellette, à la tranchée de Hesse, vers la redoute de Stuff, Flers et Gueudecourt.

L'ennemi a tenté de lancer une attaque au nord de Courcellette, mais nos tirs de barrage l'ont arrêté à la sortie de ses tranchées. Notre artillerie a également pris sous son feu avec un plein succès des éléments d'infanterie qui se concentraient à l'arrière des lignes ennemies.

47 prisonniers, dont 2 officiers, ont été faits sur la Somme au cours des dernières vingt-quatre heures.

A Neuville-Saint-Vaast, une attaque dirigée ce matin contre un entonnoir que nous occupons a été rejetée avec de fortes pertes par nos feux de mitrailleuses. Une tentative analogue a également échoué vers la redoute Hohenzollern.

Hier, nos aviateurs ont détruit deux emplacements de batteries et en ont bouleversé plusieurs autres. Ils ont pénétré fort avant dans les lignes ennemies et jeté des bombes avec d'excellents résultats sur des gares, des trains et des cantonnements.

Au cours d'un des nombreux combats aériens de la journée, deux de nos pilotes ont mis en fuite sept avions allemands dont un a été détruit et deux autres sérieusement endommagés.

Quatre de nos appareils ne sont pas rentrés.

Importants succès italiens dans le Trentin et sur le Carso

ROME, 11 octobre. — Commandement suprême : Sur le Pasubio, la violente lutte d'hier s'est terminée par un brillant succès de nos armes.

Au cours de la nuit, nous avons repoussé de vives contre-attaques ennemies.

A l'aube, en dépit du mauvais temps, notre artillerie a recommencé à bombarder les lignes ennemies avec intensité et efficacité; puis notre infanterie, par de furieux assauts, s'est emparée d'une ligne entière de tranchées dans la zone de Cosmajon, étendant sa conquête à tout le Ciglione di Menerle et aux premières pentes méridionales du Boite.

Nous avons fait 536 prisonniers, dont 2 officiers, et recueilli un important butin d'armes et de munitions.

Dans le val Travignolo, au cours de la soirée du 9 octobre, l'ennemi, par une attaque inattendue en force, a réussi à pénétrer dans nos tranchées avancées, mais il en a été rapidement chassé par notre contre-attaque.

Sur le front de Giulio, l'activité de l'artillerie a été encore intense pendant la journée d'hier, bien que gênée, le matin, par le brouillard.

Dans l'après-midi, une attaque de notre infanterie dans la zone est de Vertoibizza a enfoncé en partie les puissantes lignes ennemies entre Sober et Vertoiba. 861 prisonniers, dont 25 officiers et 3 mitrailleuses, sont tombés entre nos mains.

Sur le Carso, nous avons bouleversé les défenses ennemies par le tir précis de notre artillerie et de nos grenades, puis notre infanterie a conquis et dépassé presque toute la ligne des tranchées ennemies entre Vipacco et la cote 208.

Novavilla et les hauteurs puissamment fortifiées qui environnent la cote 208 ont été occupées après une lutte acharnée.

Nous avons fait 5.134 prisonniers, dont 164 officiers, et capturé une grande quantité d'armes et de munitions.

ROME, 11 octobre. — Commandement suprême :

ALBANIE. — Un de nos détachements parti d'Argyrocastro a occupé le 9 octobre Prometi sur la Vojussa, au sud-est de Klisura, établissant ainsi une rapide liaison avec la garnison de cette ville.

Les opérations en Transylvanie

Les Roumains repoussent toutes les attaques ennemies.

(COMMUNIQUÉ ROUMAIN DU 11 OCTOBRE)

FRONT NORD ET NORD-OUEST. — A Tarlang (Tatrang), nous avons facilement repoussé une attaque ennemie.

A Osanez, dans la vallée de Ternes, nos troupes ont occupé des positions au nord de Predeal.

A Moccii (nord-est de Giudala), nous avons repoussé de façon sanglante une attaque ennemie.

A Căneni et sur les hauteurs à l'est et à l'ouest de cette localité, actions d'artillerie.

Nous avons progressé sur les hauteurs à l'est du Jiul.

A l'ouest du Jiul, nous avons arrêté une attaque de l'ennemi venant du côté du champ de Bagu.

Sur le front d'Orsova, duel d'artillerie.

FRONT SUD. — Notre artillerie a bombardé Vidin, où elle a provoqué des incendies sérieux.

Sur le reste du front du Danube, duel d'artillerie.

En Dobroudja, rien à signaler.

ATTAQUES AERIENNES. — Des avions ennemis ont jeté des bombes sur Constantza et sur les villes des bords du Danube.

Un succès russe en Asie-Mineure

PÉTROGRAD, 11 octobre. — Communiqué du grand état-major :

FRONT OCCIDENTAL. — La situation est sans changement.

FRONT DU CAUCASE. — Dans la région côtière, nos troupes du Caucase ont délogé les contingents ennemis des montagnes voisines de Soga et Oınardjik; elles sont arrivées jusqu'à la rivière Karshut Darasi dont elles ont occupé la rive droite jusqu'à l'embouchure.

EN DOBROUDJA on signale une vive fusillade et une certaine activité des patrouilles des deux partis tout le long du front.

A SALONIQUE. — Le général Zymbrakakis passe en revue le premier bataillon de volontaires Grecs



LE PREMIER BATAILLON EST PASSE EN REVUE PAR LE GÉNÉRAL ZYMBRAKAKIS (1) ET LE COLONEL CHRISTODOULOS (2)



LE DÉFILÉ BOULEVARD DE LA VICTOIRE... AU PIED DE LA TOUR BLANCHE



LE GÉNÉRAL ZYMBRAKAKIS DONNE DES INSTRUCTIONS À UN COMMANDANT

Dans les derniers jours de septembre, les soldats du 1^{er} bataillon de l'armée révolutionnaire grecque — résolus défenseurs du territoire hellène — défilèrent dans les rues de Salonique et furent passés en revue par le général Zymbrakakis, qu'accompagnait le colonel Christodoulos, héroïque défenseur de Cavalla. S'adressant à ces soldats de la liberté, le général prononça ces

chaleureuses paroles, qui ont été reproduites par toute la presse française : « Vous partez pour le front pour combattre et chasser l'ennemi qui a envahi le sol natal. C'est un honneur dont vous devez être fiers ! » Le général a terminé en demandant aux troupes de pousser des hourras en l'honneur des Alliés. D'enthousiastes acclamations lui répondirent aussitôt.

BLOC-NOTES

LA JOURNÉE

Fête à souhaiter aujourd'hui 12 octobre : Saint SÉRAPHIN ; demain, Saint ÉDOUARD.
— A 3 heures, séance à la Chambre des députés et au Sénat.
— A 4 heures, thé des Célébrités parisiennes organisé par la Ligue des Droits des Femmes de professions libérales.

NOUVELLES DES COURS

— S. A. I. le grand-duc Cyrille de Russie est arrivé à Madrid, venant de Biarritz.

CORPS DIPLOMATIQUE

— S. Exc. le ministre du Brésil et Mme Olyntho de Magalhães ont donné un grand dîner d'adieu en l'honneur de S. Exc. le ministre de la République Argentine et Mme Larreta. Les autres convives étaient : le ministre de l'Uruguay, le chargé d'affaires de la République Argentine, le consul du Brésil, le conseiller de la légation du Brésil et Mme Pacheco e Silva, M. et Mme de Souza-Dantas, M. Luiz Bemberg, M. Eugenio Garzon, etc., etc.

MARIAGES

— Prochainement sera célébré le mariage du comte de Franqueville, membre de l'Institut, officier de la Légion d'honneur, avec Mme Brame, née de Ronsaray.

DEUILS

Morts pour la France :

DE LAPORTE D'HUST, général commandant une division d'infanterie. — MARCEL MILHAUD, commandant au 56^e d'artillerie. — COMTE CARLE DE BOURMONT, capitaine au 45^e d'artillerie. — MARCEL DUBOIS, capitaine pilote commandant une escadrille d'armée. — GEORGES A. PETIT, lieutenant d'infanterie, et MAXIME A. PETIT, sous-lieutenant porte-drapeau du 279^e d'infanterie, tous deux fils du président à la Cour des Comptes. — JEAN GUIRAUDET, sous-lieutenant d'artillerie. — PIERRE CONSTANS, sous-lieutenant de chasseurs, fils du député de l'Allier. — PIERRE LETESTU, de l'infanterie. — ALBERT-CLAUDE DUARD, caporal au 46^e d'infanterie.

— Mardi ont eu lieu à Fécamp, au milieu d'une grande affluence, les obsèques de M. Marcel Le Grand, directeur général de la Benedictine, maire de Thierceville, administrateur de l'hôpital auxiliaire N° 34, décédé subitement le 6 octobre en sa propriété, le Manoir de l'Orval, à l'âge de cinquante-sept ans. Le deuil était conduit par son fils, le lieutenant M. Le Grand, son gendre, M^e Lemonnier, notaire, et ses frères, le capitaine P. Le Grand, le lieutenant E. Le Grand, le maréchal des logis R. Le Grand et l'adjudant G. Le Grand ; son plus jeune frère, le médecin aide-major J. Le Grand, n'avait pu venir assister à la cérémonie. L'inhumation a eu lieu dans le caveau de la famille, à l'église, M. le vicaire général Delestre fit l'éloge du défunt au nom de Mgr Dubois, archevêque de Rouen.

— Demain vendredi 13 octobre aura lieu, à 10 heures précises, en la basilique de Saint-Denis, un service solennel à la mémoire des Soldats et marins originaires de Saint-Denis, tombés au champ d'honneur. La cérémonie sera présidée par S. G. Mgr Herscher, archevêque de Laodicée.

Nous apprenons la mort :

Du comte Léonard de Castellane, frère du marquis de Castellane et de Mme de Castellane, religieuse carmélite, décédé à Aix-en-Provence ;

De Mme Philippe Breuil, décédée au château de Bèze (Côte-d'Or) ;

Du comte Aymar de Foucauld, décédé à quatre-vingt-deux ans en son château d'Aigueperse, près Saint-Paul-d'Eyjeux ;

De Mme Miguet, décédée à l'Eureuil (Eure) ;

De l'abbé Pradhesnes, ancien vicaire à Saint-Elisabeth de Versailles.

Pour les naissances, mariages, nécrologies, s'adresser à l'Office des Publications, 24, boulevard Poissonnière, Paris. Téléphone Central 52-44 — 9 à 6 h. Tarif spécial pour nos abonnés.

A L'HOPITAL COCHIN

M. Malvy décore le docteur Ménard

M. Malvy, ministre de l'Intérieur, s'est rendu, hier matin, à l'hôpital Cochin. Il a tenu à remettre lui-même la croix de la Légion d'honneur au docteur Ménard, qui vient d'être amputé d'un deuxième doigt, corrodé à son tour par les émanations du radium, qu'il étudie et qu'il applique avec un dévouement sans répit.

MM. Delannoy, préfet de la Seine, Laurent, préfet de police, Milhouard, président du Conseil municipal, Mesureur, directeur de l'Assistance publique, assistaient à cette cérémonie intime par laquelle le gouvernement a voulu récompenser, dès à présent, l'esprit de sacrifice du savant radiographe.

Le paquebot Espagne échappe aux sous-marins

Mme Sarah Bernhardt était à bord

New-York, 11 octobre. — L'arrivée du paquebot Espagne cause un véritable soulagement à New-York où l'anxiété était grande depuis deux jours.

L'Espagne avait reçu, dimanche seulement, un premier avis par sans-fil qu'un sous-marin allemand était signalé à l'arrivée de New-Port.

Dans la même matinée, elle avait reçu un appel de secours du Westpoint alors que ce navire était torpillé par le sous-marin U-53.

Dimanche soir, l'Espagne avait reçu enfin un avis des autorités canadiennes lui recommandant de prendre garde au sous-marin allemand sur les côtes des Etats-Unis. Il y a eu quelque émotion parmi les passagers, mais tout le monde a conservé le plus grand calme.

Mme Sarah Bernhardt était à bord. A son arrivée elle a été saluée par un certain nombre d'Américains, de Français et d'Anglais venus lui offrir des fleurs. Mme Sarah Bernhardt partira pour Montréal aujourd'hui et reviendra aux Etats-Unis en novembre ou en décembre.

LEÇONS PAR CORRESPONDANCE
Rue de Rivoli, 53, PARIS PIGIER
Commerce, Comptabilité, Sténo-Dactylo, Langues, etc.

THÉÂTRES

PETITE GAZETTE DE LA COMEDIE

L'Ami des femmes, représenté hier soir, est certainement une des pièces qui conviennent le mieux à la période que nous traversons. L'œuvre d'Alexandre Dumas fils, aussi jeune aujourd'hui qu'en 1864 — elle était même trop jeune en 1864! — intéresse, amuse, distrait le spectateur ; sans jamais atteindre à l'émotion forte, elle contient nombre de scènes où perce une délicate sensibilité. Elle est surtout jouée de remarquable façon.

L'interprétation de l'Ami des femmes n'est point aussi facile que l'on pourrait croire. Le comédien doit glisser sur le texte, ou plutôt le dire, le parler avec une légèreté apparente tout en conservant aux expressions, soigneusement choisies par Dumas fils, leur valeur réelle. Raphaël Duflos excelle à ce jeu. Son M. de Ryons nous apparaît si plaisant, si sincère, en dépit de ses prétentions au scepticisme, il jongle si joliment avec les tirades, il émet les plus étranges théories avec si peu de morgue, il lance le trait avec un naturel si franc, qu'il gagne tout de suite notre sympathie pour la conserver jusqu'à la fin de la comédie. Or, il suffirait d'une transposition de ton pour transformer de Ryons en insupportable fat. Duflos, pareil à son maître Worms, en fait un véritable charmeur. Mlle Valpreux exprime à merveille le côté « jeune fille » de Mme de Simerose. Henri Mayer est parfait dans Leverdet. Mais ne croyez-vous pas qu'Henri Becque s'est inspiré du ménage Leverdet pour composer sa Parisienne? J'y pensais en regardant la vivante et originale interprète de Mme Leverdet, Mme Suzanne Devoyod, qui incarna jadis la Clotilde de Becque au théâtre Antoine. Mlle Robinne est éblouissante ; Numa dit beaucoup trop vite son « morceau » au deuxième acte.

Emile Mas.

« La Course du Flambeau » à la Comédie-Française. — La première représentation à ce théâtre de la Course du Flambeau, pièce en quatre actes de Paul Hervieu, est fixée au mercredi soir 25 octobre. La répétition générale aura lieu le mardi 24 octobre, dans l'après-midi.

A l'Apollon. — La Demoiselle du printemps est un énorme succès dû à la brillante interprétation, en tête de laquelle il faut citer : Rose Amy, qui a fait dans le rôle de Lucette des débuts très remarquables. Aujourd'hui, matinée à 2 h. Loc. Central 72-21.

Au Théâtre des Arts. — C'est irrévocablement vendredi 13 octobre prochain que le Théâtre des Arts fera sa réouverture avec Mme Berthe Bady dans la seconde Madame Tanqueray, la célèbre pièce de M. Arthur Wing-Pinero, qui a eu en Angleterre plus de quinze cents représentations. Le bureau de location est ouvert.

Aux Variétés. — Kit avec Max Dearly a retrouvé sur les boulevards le succès qu'il avait conquis aux Bouffes-Parisiens.

« Ça gaze » à Ba-Ta-Clan. — Cette revue est bien ce qu'on a pu voir de plus beau jusqu'à ce jour. On y trouve une foule de scènes variées, parmi lesquelles il convient de signaler une parodie du petit Duc, qui vaut à l'exquise Mary Massart un grand succès quotidien. Aujourd'hui jeudi, matinée à 2 h. 30, soirée à 8 h. 30, on peut louer par téléphone : Roquette 30-12.

Notre propagande à l'étranger. — On mande de New-York au Daily Telegraph :

« Lundi avait lieu au Garrick Theatre une première représentation de l'opérette française le Poilu.

« Au moment où, dans la musique, passèrent quelques mesures de la Marseillaise, l'effet fut électrique. De vigoureux applaudissements retentirent, suivis d'acclamations ; le public, debout, entonna avec enthousiasme la Marseillaise, donnant ainsi la réponse des vrais Américains aux pirates prussiens agissant au large de la côte américaine. »

JEUDI 12 OCTOBRE

La Matinée

Comédie-Française. — A 1 h. 30, *Le Cid, les Fourberies de Scapin*.

Opéra-Comique. — A 1 h. 30, *Madame Sans-Gêne, Phryné, Odeon*.

Opéra. — A 2 heures, *Andromaque*.

Trianon-Lyrique. — A 2 h. 15, *François les Bas-Bleus*.

Même spectacle que le soir : Odeon, Apollo, 2 h. ; Athénée, 2 h. 30 ; Ba-Ta-Clan, 2 h. 30 ; Bouffes-Parisiens, 2 h. 35 ;

Châtelet, 2 heures ; Cluny, 2 h. 15 ; Grand-Guignol, Gymnase, 2 h. 30 ; Nouvel-Ambigu, Palais-Royal, Renaissance, Th. Sarah-Bernhardt, 2 h. 30 ; Variétés, 2 h. 15.

La Soirée

Comédie-Française. — A 8 h. 15, *Le Marquis de Villemer*.

Opéra-Comique. — A 8 heures, *Werther*.

Odeon. — A 7 h. 45, *L'Arlesienne*.

Athénée. — A 8 h. 30, *Un ju à la patte*.

Bouffes-Parisiens. — A 8 h. 30, *Faisons un rêve* (S. Guitry, Ch. Lysès).

Châtelet. — Mercr., sam. et dim., à 8 h. ; jeudi et dim., à 2 h., *les Exploits d'une petite Française*.

Gymnase. — A 8 h. 30, *Tout avance*.

Nouvel-Ambigu. — A 8 h. 30, *Le Maître de forges*.

Porte-Saint-Martin. — A 8 h. 30, *Le Sphinx, l'Infidèle*.

Th. Michel. — A 8 h. 45, *Bravo! (mat. dim.)*.

Palais-Royal. — A 8 h. 30, *Madame et son filleul*.

Apollo. — Tous les soirs, à 8 h. 15, *la Demoiselle du Printemps*. Jeudi et dim., mat. à 2 h. 30. (Central 72-21)

Théâtre des Arts. — Vendredi, à 8 heures, *la Seconde Madame Tanqueray* (Mme Berthe Bady).

Ba-Ta-Clan. — A 8 h. 30, *Ça gaze*.

Cluny. — A 8 h. 15, *Le Truc de la Boniche*.

Grand-Guignol. — A 8 h. 30, *la Marque de la Bête, etc.*

Renaissance. — A 8 h. 15, *le Chopin*.

Th. Sarah-Bernhardt. — Sam., à 8 h., *la Dame aux camélias*.

Trianon-Lyrique. — A 8 heures, *le Barbier de Séville*.

Th. Réjane. — A 8 h. 30, *Mister Nobody*.

Variétés. — A 8 h. 15, *Kit* (Max Dearly).

Vaudeville. — A 2 h. 30 et 8 h. 30, *la Bataille de la Somme*.

MUSIC-HALLS, ATTRACTIONS, CINEMAS

Olympia (Tél. Centr. 44-68). — A 2 h. 30 et 8 h. 30, 20 vedettes et attractions.

Gaumont-Palace. — A 2 h. 20 et à 8 h. 20, *l'Aventure des millions*. Loc. 4, r. Forest, 11 à 17 h. Tél. Marc. 16-73.

Lundi, mardi, mercr., mat. pop. à tarif réd. Prog. spécial.

Omnia-Pathé. — *Les Deux Gosses, le Mouvement en Macédoine*. De nombreuses vues complètent un progr. exceu

L'inauguration de l'hôpital-école Edith-Cavell

Pour l'anniversaire de la mort sous les balles allemandes de l'infirmière Edith Cavell, Mme Poincaré, le colonel Borel, de la maison militaire de l'Élysée, représentant le président de la République, M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat du service de santé, entourés des ambassadeurs et ministres des pays alliés, des hauts fonctionnaires, des délégations de la Croix-Rouge et de diverses sociétés ont inauguré, hier après-midi, rue Desnouettes, 64, un hôpital-école qui portera le nom de l'héroïque victime.

L'hôpital-école Edith-Cavell, fondé par l'association pour le développement de l'assistance aux malades, a mis cent lits à la disposition du service de santé. Il sera un hôpital d'application pour les infirmières civiles et les infirmières temporaires. Le professeur Hartmann, les docteurs G. Baudouin et Girard-Maugin assureront les services médicaux et Mme Curie dirigera l'enseignement de la radiologie.

Après le professeur Hartmann, qui a expliqué le but de l'œuvre, M. Justin Godart a prononcé un éloquent éloge des infirmières :

L'œuvre allemande de cruauté et de haine, a-t-il dit, est vengée par une œuvre de bonté et d'humanité. C'est la vengeance qu'Edith Cavell eût désirée... Edith Cavell était infirmière. Je puis, mieux que personne je crois, dire ce qu'ont été les infirmières depuis le début des hostilités... Mon témoignage est tout de respectueuse reconnaissance et d'admiration. Au jour de la victoire, elles auront droit, comme les soldats, à l'hommage de la nation...

A l'issue de la cérémonie, une visite officielle de l'hôpital a eu lieu sous la direction du médecin-chef.

LE DEUXIEME EMPRUNT DE LA DÉFENSE NATIONALE

Les avantages de la rente française

L'ampleur des transactions auxquelles ordinairement donne lieu la Rente française et les garanties dont elles sont entourées sont d'importantes raisons du succès du deuxième Emprunt de la Défense Nationale.

Posséder un titre productif d'un revenu de 5 fr. 70, susceptible d'acquiescer une forte plus-value et pouvoir, à n'importe quel moment, le négocier constituent des avantages attrayants et recherchés.

Il peut arriver aussi que des porteurs de rente, tout en préférant ne pas aliéner la moindre partie de leur avoir, aient pourtant besoin de se procurer des disponibilités en contractant un prêt qu'ils se proposent de rembourser, soit par des rentrées de fonds, soit au moyen de nouvelles économies, soit par des profits réalisés dans l'exercice de leur profession ou de leur commerce.

Les titres de Rente Française répondent à ces désirs. La Rente est admise en garantie d'escompte et d'avance.

A l'étranger, les banques et établissements de crédit consentent de fortes avances sur les titres de Rente Française.

VISITEZ LES GRANDS MAGASINS DUFAYEL, PALAIS DE LA NOUVEAUTÉ.



Blessés, Anémiés
FORCE
SANTÉ
VIGUEUR

vous seront rendues par le

VIN de VIAL
au
Quina, Viande
et **Lacto-Phosphate de Chaux**

Son heureuse composition en fait le plus puissant des fortifiants et le meilleur des toniques que doivent employer toutes personnes débilitées et affaiblies par les angoisses et les souffrances de l'heure présente.

DANS TOUTES LES PHARMACIES

LES CONTES D'EXCELSIOR

Les Flanchards

XV

Epanchements intimes

Chez les Montbard.
Dans une envolée de jupes, dont la plus longue arrive au mollet, Madame Montbard va et vient dans le salon, déplaçant un siège, ou arrangeant un paravent. C'est son jour. Monsieur Montbard est plongé dans la lecture des journaux.

M^{me} MONTBARD. — Tu sais... j'ai encore causé hier à Madame Moreuil... elle affirme que les Noyelle ont au moins deux cent cinquante mille francs de rentes...

M. MONTBARD. — Qu'est-ce qu'elle en sait ?...

M^{me} MONTBARD. — Elle leur est un peu cousine...

M. MONTBARD. —

M^{me} MONTBARD. — Tu ne me réponds pas ?... Est-ce que ce mariage ne te sourit pas pour Notre Edgar ?...

M. MONTBARD. — Il me sourirait très bien, mais, outre que l'algare de ce garçon de restaurant n'a pas dû faire bon effet l'autre jour, ils ne m'ont jamais eu l'air de mordre beaucoup.

M^{me} MONTBARD. — La petite, c'est possible... mais c'est sans intérêt... Elle fera ce que ses parents voudront... (Un silence.) J'ai le pressentiment que Madame Noyelle viendra aujourd'hui... Alors, dis-moi bien exactement ce que nous pouvons donner à notre Edgar ?... Je voudrais, si l'occasion s'en trouve, lui placer ça, sans avoir l'air...

M. MONTBARD. — Cinq cent mille...

M^{me} MONTBARD. — Seulement... Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen... en nous saignant...

M. MONTBARD (il s'énervé). — En nous saignant... en nous saignant... Je ne vois aucune raison de me saigner, quant à moi... Cinq cent mille francs, c'est une jolie dot pour un jeune homme...

M^{me} MONTBARD. — Surtout, quand il est tourné comme notre Edgar... Mais il s'agit ici d'un parti tellement beau... d'une jeune fille tellement charmante...

M. MONTBARD. — Ça, c'est un détail...

M^{me} MONTBARD. — Évidemment, mais un détail qui a bien son importance... Je souffrirais d'avoir une belle-fille déplaisante... à cause de Notre Edgar, d'abord...

M. MONTBARD. — Bah !... ça lui serait bien égal... et, dans tous les cas, il s'y ferait... On se fait très bien à ces choses-là...

M^{me} MONTBARD. — Tais-toi, le voilà !...

NOTRE FILS EDGAR (Il entre avec nonchalance). — Vous parlez de moi ?...

M^{me} MONTBARD. — Mais non...

NOTRE FILS EDGAR. — Eh bien, si vous ne parlez pas de moi, moi je viens vous en parler... je suis resté pour ça...

M^{me} MONTBARD. — C'est vrai, au fait !... Comment n'es-tu pas encore à ton ministère ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Parce que j'en ai soupé, du ministère... (Résolument.) Il faut que je parte !...

M^{me} MONTBARD (Elle bondit). — Qu'est-ce que tu dis ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Je dis qu'il n'y a plus à reculer... et qu'il faut absolument que je parte...

M^{me} MONTBARD (d'une voix qui ressemble à un mugissement). — Pour la guerre ?...

NOTRE FILS EDGAR (regard de méprisante commiseration et léger haussement d'épaules). — Pour la province... On me chîne de tous les côtés...

M^{me} MONTBARD. — C'est à cause de la sottise appellation de ce mauvais drôle de garçon de restaurant que tu crois ça, je parie ?... Mais tu es au-dessus de...

NOTRE FILS EDGAR (péremptoire). — J'ai ce qu'on appelle une mauvaise presse, ça ne fait pas question... Il y a longtemps que je suis à Paris...

M^{me} MONTBARD (attendrissante d'inconscience). — Tu n'en as jamais bougé depuis le commencement de la guerre... alors je ne vois pas ce qu'il y a de changé...

NOTRE FILS EDGAR (Il a continué, sans prendre garde à l'interruption). — ... et il faut s'arranger pour me faire filer au plus vite...

M^{me} MONTBARD (doulousement). — Filer où, mon Dieu ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Je ne sais pas, moi !... A Orléans, à Bourges, à Limoges...

M. MONTBARD (air renseigné). — Limoges est réservé aux grades supérieurs...

NOTRE FILS EDGAR (Il hausse les épaules). — Je dis Limoges comme je dirais Carpentras... l'endroit importe peu, mais il faut que je disparaisse de Pa-

ris... (Il réfléchit.) Il est certain que j'aimerais mieux une grande ville qu'un trou...

M^{me} MONTBARD. — Nous allons tâcher d'arranger ça dans les meilleures conditions possibles... (Elle se tourne vers son mari.) N'est-ce pas ?...

M. MONTBARD (Il s'est remis à lire et paraît absorbé). —

M^{me} MONTBARD. — Veux-tu me faire l'honneur de me répondre ?...

M. MONTBARD. — Je te demande pardon... Je regardais avec attention les nouvelles de Péronne...

M^{me} MONTBARD (Elle se hérissé). — Ah ! mais tu es embêtant avec ton Péronne... Lorsqu'il s'agit de notre Edgar, tu es là à t'occuper de choses sans intérêt...

M. MONTBARD. — Sans intérêt, cela te plaît à dire !... (Important.) Il est pourtant utile que je sois à même... étant donné l'affaire des Comprimés... de juger si la guerre se prolongera plus ou moins...

M^{me} MONTBARD. — Comment ?... ça existe encore l'affaire des « Comprimés de mouton momentanés » ?...

M. MONTBARD. — Ils ne sont plus momentanés...

M^{me} MONTBARD (elle ne comprend pas). — Quoi ?...

M. MONTBARD. — Rien...

NOTRE FILS EDGAR (vaguement intéressé). — Je croyais qu'ils étaient enterrés, les comprimés ?... que Desmarts de Saint-Gond t'avait lâché...

M. MONTBARD. — Il m'a lâché... c'est-à-dire, il a lâché l'affaire... (Important), mais moi, je l'ai remise sur pied...

NOTRE FILS EDGAR (incrédule). — Toi tout seul ?...

M. MONTBARD. — Moi... et un autre...

NOTRE FILS EDGAR. — Eh ! allons donc !... je me disais aussi... Qui est cet autre ?...

M. MONTBARD (air indifférent). — D'Aubagne...

NOTRE FILS EDGAR. — Aie ! Aie ! Aie !...

M. MONTBARD (agressif). — Que signifie ce gloussement ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Ce gloussement signifie que tu es bigrement imprudent de t'associer à une crapule comme d'Aubagne...

M^{me} MONTBARD. — Il a raison... Tu n'es pas de force...

M. MONTBARD (indigné). — Pas de force !... Ah ! par exemple !... elle est sévère, celle-là !...

M^{me} MONTBARD. — Et puis, ne crois-tu pas que cette association avec un individu taré peut nous nuire... mondainement parlant... On pourrait supposer que tu uses des facilités que t'apportent ce concours... un peu louche... et que tu as l'intention d'en profiter...

M. MONTBARD. — Certes, je l'ai, l'intention !... (Sentencieusement.) Pour obtenir les faveurs de la fortune, il faut que la conscience sache lui faire des concessions...

M^{me} MONTBARD. — Mais songe que tu peux nuire à notre Edgar, en risquant, à l'heure où son avenir va précisément se décider, d'être pris dans quelque mauvaise affaire de fournitures...

M. MONTBARD. — L'affaire est splendide... et elle me permettra, au contraire, de doter Edgar magnifiquement...

M^{me} MONTBARD (inquiète). — Je t'en prie, mon ami... je n'ai pas confiance dans ces comprimés mom... (Regard menaçant de M. Montbard.) qui ne sont plus momentanés...

NOTRE FILS EDGAR (narquois). — Ils ne sont plus momentanés ?... Qu'est-ce qu'ils sont, alors ?...

M. MONTBARD (condescendant). — Ils sont de mouton... et ça suffit... Etant donné que le ravitaillement n'a que du bœuf... et quel bœuf !... à mettre sous la dent des troupes, je lui promets... je lui donne, veux-tu dire... du mouton, c'est-à-dire un festin...

M^{me} MONTBARD. — Tu diras tout ce que tu voudras... je n'ai pas confiance...

M. MONTBARD. — Si c'est d'Aubagne qui t'inspire de la méfiance, il ne paraît pas dans l'affaire... (Il plastronne.) C'est moi seul qui traite avec le ministère...

NOTRE FILS EDGAR. — Ah ! C'est complet !...

M. MONTBARD. — Qu'est-ce que tu veux dire avec ton : « C'est complet » ?...

NOTRE FILS EDGAR. — Je veux dire que, non seulement tu vas te faire plumer jusqu'à la peau, mais encore que, comme c'est toi seul qui marches, s'il y a de la prison, c'est toi seul aussi qui la feras...

M^{me} MONTBARD (anéantie). — De la prison, mon Dieu ! de la prison !... (Rageusement.) Tout ça, c'est la faute de cette sale guerre !... (Elle sanglote bruyamment.)

NOTRE FILS EDGAR (gouailleur). — Méfiance, M'man !... V'là tes visites !... (Il disparaît dans une pièce voisine, son père le suit.)

Madame de Rayche et la belle Madame Treille paraissent.

Gyp.

TRIBUNAUX

Soldat meurtrier en conseil de guerre

Le soldat Broudeur, après avoir passé treize mois au front, avait été détaché dans une usine de munitions à Issy-les-Moulineaux, où il fit la connaissance d'une ouvrière, Jeanne Simon.

Le 20 juillet dernier, dans un établissement voisin de la gare Montparnasse, au cours d'une discussion avec la jeune femme, Broudeur frappa celle-ci d'un coup de silex dans le dos. Croyant l'avoir tuée, il tenta de se faire justice en se tirant un coup de revolver dans la tête. L'état des blessés nécessita quelques semaines de soins à l'hôpital.

Hier, le soldat Broudeur comparait devant le troisième conseil de guerre. Après réquisitoire du lieutenant Wattine et plaidoirie de M^{re} Maurice Garçon, le conseil l'a condamné à six mois d'emprisonnement.

Les voleurs de soldats

Le facteur des postes Guérillo s'était bien battu sur l'Yser, d'où il revint mutilé du bras droit. Dans le bureau où il avait été affecté, à Paris, il oublia vite qu'il y avait là-bas, au front, de braves poilus qui se faisaient une joie de recevoir des nouvelles des leurs, et aussi dans les lettres de modestes coupures représentant souvent le prix de bien des privations. Guérillo fut surpris dérobant deux coupures de 5 francs adressées à des soldats.

Le tribunal correctionnel le condamna à quatre mois de prison. L'affaire revenait hier devant la chambre des appels correctionnels, présidée par M. de Valles. Le tribunal, considérant qu'il fallait sévir avec rigueur en raison de la fréquence des vols de lettres, porta la peine à six mois, en dépit du glorieux passé du facteur Guérillo.

Deux autres facteurs, qui, pour des faits analogues, avaient également appelé, ont subi une aggravation de peine : l'un eut huit mois de prison et l'autre un an.

Faits divers

PARIS

Les accidents d'hier. — Vers 10 heures du matin, une automobile, conduite par le chef-mécanicien Bonnaumeaux, de l'armée belge, a renversé, à l'angle de l'avenue des Champs-Élysées et de la rue La-Bottière, une jeune fille, Mlle Modestine Demangeon, âgée de quinze ans, demeurant 3, impasse Chaudron, à La Plaine-Saint-Denis.

La malheureuse a été transportée, dans un état très grave, à l'hôpital Beaujon.

L'automobile, en freinant, a décrit un quart de tour et est allée, après avoir franchi le trottoir, se briser contre un bec de gaz. Le soldat Cousin, qui se trouvait à côté du mécanicien, a été blessé, mais peu grièvement.

À 10 heures du matin, un tramway de la ligne « Bastille-Etoile » a heurté et projeté contre un kiosque à l'angle du boulevard Richard-Lenoir et du boulevard Voltaire, un camion conduit par M. Léon Renet, qui a été blessé sur diverses parties du corps et a dû être admis à l'hôpital Saint-Antoine.

À la station métropolitaine « Place de la République », Mme Marie Appolinaire, âgée de soixante-trois ans, hospitalisée à la Salpêtrière, a été projetée sur la voie par suite d'une bousculade. Elle a été transportée à l'hôpital Saint-Louis.

Rue du Port-de-Bercy, 62, un journaliste, nommé Jules Coeu, âgé de cinquante-trois ans, demeurant 70, rue du Monument, à Champigny, a été renversé et tué par la chute d'une futaille.

Les désespérés. — A 7 heures du matin, Mme Marie Thivin, âgée de cinquante-six ans, demeurant 66, rue du Vert-Bois, s'est jetée par la fenêtre de son logement situé au quatrième étage. La mort a été instantanée.

Le commissaire de police de Charenton a envoyé à la Morgue le cadavre d'une femme paraissant âgée de quarante ans environ, vêtue de noir.

La malheureuse avait été repêchée à 7 heures du matin dans le canal Saint-Maurice.

DÉPARTEMENTS

Tragique partie de chasse. — Blois (Dép. partic.). — M. Simon Valentin, âgé de quarante-trois ans, mobilisé, en permission à Chissay, chassait dans l'étang de la Charvière. Ayant tué un canard sauvage, il se mit à l'eau, mais, embarrassé par les herbes, à demi enlisé dans la vase, il se noya.

Le rendement des impôts pendant le mois de septembre 1916

L'administration des finances communique la situation du recouvrement des impôts indirects et monopoles pendant le mois dernier (vingt-sixième mois de la guerre). Le produit réalisé atteint 346.340.900 francs.

Il y a, par rapport aux recettes de septembre d'une année normale (dans le territoire entièrement libéré), une augmentation de 49.698.700 francs (due à une plus-value de 88 millions et demi dans les produits des douanes), et, par rapport à septembre 1915, une plus-value de 140.179.100 francs, dont 84 millions proviennent des douanes.

pour chandails et chaussettes. Spécialité pour les fournisseurs de l'armée. Dépôt : G. PUENTE-PUJADE, 23, rue de Cléchy. — Tél. Louvre 36-96.



Les pages de Madame

AUTOUR DU THÉ

La guerre qui a bouleversé tant de choses, et des plus grandes, la guerre n'a rien pu contre l'habitude que nous avons de boire du thé à une certaine heure du jour. Le thé, pris à ce moment-là, est une institution qui, jusqu'à maintenant, paraît inébranlable.

Au contraire, cette grande démolisseuse, la guerre a plutôt créé ce que j'appellerai, sans jeu de mots, des nouveaux thés : thés-tricots, thés-du-soldat, thés-charité, enfin thés de guerre. Et l'on sait avec quel soin le gouvernement anglais veille, lui-même, à ce que les braves *Tommies* reçoivent à point nommé leur boisson favorite.

Aussi, maintenant que tous nos amis ont, à peu près, déserté la campagne et que notre « home » délivré de sa poussière, de ses housses, de ses capuchons, a retrouvé son confort et sa physionomie pimpante, nous allons donc songer à recevoir un peu.

Oh! très simplement. Il ne peut être question aujourd'hui, et pour toutes sortes de raisons, de fêtes somptueuses ni d'agapes bruyantes. Mais le goûter reste, par excellence, le repas « neutre » que nous pouvons offrir à nos relations.

Savoir s'habiller, aussi bien pour recevoir que pour être reçu, ne suffit pas. Il faut apporter à ces rites de la



grâce, de l'aisance et, lorsqu'on joue le rôle de maîtresse de maison, une sorte de prodigalité.

Certes, il ne faut pas se ruiner, même pour augmenter le plaisir de ses bonnes amies. Cependant, pour un simple goûter, il est de rigueur que la qualité et la quantité marchent de pair.

Rien n'est moins engageant que de voir, dans un salon où se succèdent des femmes élégantes, une douzaine de petits gâteaux, posés chichement sur une assiette plate. Et figurez-vous que cela n'est pas si rare. Il y a des maisons à Paris où les fauteuils sont confortables et les maîtres spirituels et accueillants ; mais parce que ces derniers sont au régime, ils trouvent tout naturel de n'offrir à leurs invités qu'un brouet clair : les gens prévenus ont pris leurs précautions, mais les autres s'en vont, affamés et mécontents.

Avec une dépense minime, il est très facile d'organiser un thé aussi abondant que succulent. Il y a une infinité de bonnes choses que l'on peut faire à la maison et qui demandent surtout un peu de peine et d'attention. Notez avant tout que les pâtisseries trop sucrées ne sont pas agréables à prendre avec le thé.

Et, bien que ce soit du rayon de Popote beaucoup plus que du mien, laissez-moi vous recommander les sandwiches. On peut en faire avec tout, c'est entendu ; mais je veux vous dire aujourd'hui comment on peut les faire avec très peu de chose.

Les plus modestes d'abord : tranches minces de pain de seigle ou de pain de mie, légèrement grillées et beurrées. Ces mêmes sandwiches deviennent exquis si on les saupoudre de fromage de gruyère rapé. Dans ce cas, on met griller le tout et lorsque le fromage est bien fondu on sert chaud.

Pour les sandwiches qui ne doivent point être grillés, voici une recette : prenez deux fines tartines de pain de mie beurrées et salées et couchez entre elles deux une feuille de salade assaisonnée et saupoudrée de persil et de cerfeuil hachés. Ou encore remplacez la salade par une mince couche de fonds d'artichauts ou par de fines languettes de céleri.

On peut encore faire une mayonnaise à laquelle on ajoutera des jaunes d'œufs durs, du persil et du cerfeuil hachés. Ce mélange devra être étendu à même le pain non beurré, puis sur chaque tartine on mettra le blanc des œufs très finement haché.

Les confitures et les gelées de fruits occupent dans la question des sandwiches une place importante. On atténue leur goût sucré en saupoudrant les tartines de petits morceaux de noix. Mais ce n'est pas économique, car on en mange deux fois plus.

Maintenant, passons au décor. Depuis longtemps, la mode nous impose, pour les tasses, la porcelaine blanche à l'intérieur et colorée extérieurement d'une teinte uniforme. On voit des couleurs criardes et horribles et aussi d'exquises adoucies. Mais nous reviendrons, paraît-il, à la porcelaine toute blanche et dont les styles seuls feront la variété. Alors, si vous recelez dans quelque coin un service d'une pâte, pâle et tendre, ne vous pressez pas pour le casser. Son tour de plaire reviendra bientôt.

Pour les nappes brodées ou endentellées, même ostracisme. Elles ne doivent être transparentes que de rose ou de jaune pâle. Le bleu n'est pas admis et les autres couleurs se-

raient, paraît-il, de mauvais goût. En revanche, quand les fleurs sont trop chères, une mode économique et charmante nous permet de décorer la table à thé avec de petites roses de soie faites à la main.

Chez beaucoup de personnes, on prend le thé dans la salle à manger, mais cela implique la présence de la femme de chambre et la liberté de la conversation y perd. Puis le rôle de la maîtresse de maison en est considérablement diminué. Elle n'est plus qu'une convive assise comme les autres. Alors que le thé pris au salon et servi par elle-même constitue le triomphe de ses gestes et de sa silhouette. Et quelle est la femme, jeune et bien tournée, qui n'a pas rêvé, une fois dans sa vie, d'être une vedette ?

Notre salon est le théâtre dont nous devons être « l'étoile ».

Madeleine de R.

Correspondance

De Mai. — Pour éclaircir votre teint, prenez le lait de fraîcheur de Mme Rambaud, 8, rue Saint-Florentin, Paris ; franco 3 fr. 50.

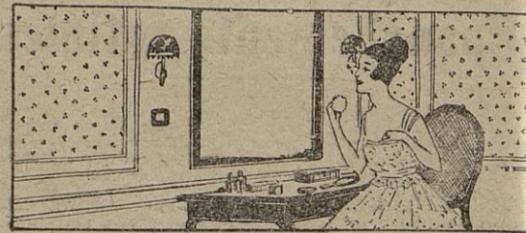
Renée. — Le tub, même journalier, ne peut remplacer complètement le bain. Toute femme soigneuse et soucieuse de sa beauté doit prendre au moins deux bains par semaine. Le bain froid et rapide est le plus tonique.

Petite mère. — 1° Vous trouverez les vêtements imperméables que vous désirez, à la maison Pestour, 45, rue Caumartin ; 2° ces vêtements existent en tissus de tous genres pour hommes, femmes et enfants.

Coquette. — L'éther de pétrole donne de beaux cheveux brillants ; mais il ne faut pas en abuser et surtout l'employer loin de tout foyer, car il est essentiellement inflammable.

Carmen. — « Titania » vous débarrassera sûrement de tout duvet ; franco 3 fr. 30 chez Desvilles, pharmacien, 24, rue Etienne-Marcel. Pour maigrir, prenez les Pilules de Gargina, le flacon 10 fr. 30 franco ; 6 fr. 30 le demi-flacon, même adresse.

Suzanne M. — Si vous avez la peau grasse, employez de préférence la « Crème pour peau grasse », qui réussit admirablement. Vous la trouverez à la Parfumerie Dalys, 20, rue Godot-de-Mauroy, au prix de 3 fr. 50 ou 3 fr. 75 franco contre mandat.



MODES ET CHIFFONS

Les tissus, comme tout le reste, augmentent chaque jour, et cependant on est surpris de voir la quantité de femmes bien habillées, élégamment habillées même, qu'on croise dans la rue. On a dit et redit que l'ingéniosité féminine savait tirer parti de tout et que le plus modeste trotin, avec sa robe de trente-neuf franes, pouvait avoir du « chic » à faire envie à bien des femmes ne fréquentant que les grandes maisons. Actuellement, où tout est cher, il faut plus que jamais bannir autant que possible la fantaisie. Cette dernière, comme « le bon marché », est toujours trop coûteuse. Si vous choisissez un tailleur, prenez-le d'un tissu souple et de belle qualité : en bure, en drap, en grosse cheviotte ou en homespun, si vous n'avez point l'intention de le porter quand le printemps sera venu. Si votre vêtement doit être de toutes les saisons, prenez une gabardine molletonnée, une serge ou une belle vigogne. Même réflexion doit être apportée au choix du coloris : les tons bordeaux, sapin, châtaigne ou taupe sont surtout jolis, réchauffés de fourrure claire ou foncée, le bleu marine, les teintes blondes, les gris moyens peuvent parfaitement s'en passer. Une des caractéristiques de la mode actuelle c'est l'allure très souple et très lâchée ; cela se retrouve même dans le tailleur, et si les jupes sont plus étroites, les jaquettes, presque toutes à basques longues et étoffées, n'ont d'autre fermeture qu'une ceinture nouée à la main et qu'un col de fourrure montant, fermé par une seule agrafe. Fini donc l'aspect très net du tailleur ; ni pinces, ni devant, ni revers raidis par de la toile : tout est souple. Ceci donne vraiment l'aspect le plus typique de la mode nouvelle.

Cette souplesse qu'affectent même nos tailleurs a naturellement transformé nos dessous. Les corsets sont extrêmement dégagés du haut ; ce ne sont plus que des ceintures de tricot, de caoutchouc, ou mélangées de l'un et de l'autre, avec un baleinage très réduit. A quoi bon être comprimée par un corset ayant de nombreux ressorts, quand les vêtements laissent tant d'imprécision à la taille et que les robes ont un peu l'air d'élégantes chemises passées sur le corset ? Il faut dire que l'innovation de certaines femmes de porter leur corset directement sur la peau n'a obtenu qu'un succès médiocre. Les dessous sont très coquets, avec leurs épaulettes de ruban transparent sous la blouse. On fait également des fonds de blouse de forme empire, avec de larges rubans unis ou brochés. Un petit corset de ce genre assorti au jupon donne une note recherchée fort élégante.

Les manteaux d'intérieur en voile, mousseline, velours, crêpe de Chine ou crépon donnent un aspect très coquet à la toilette. On les passe sur une chemise unie ou plissée, faite d'un « chiffon » quelconque. On reste beaucoup plus chez soi depuis la guerre, car on a supprimé par raison de convenances toutes les obligations mondaines fastidieuses. On donne bien de petits dîners entre intimes, mais la robe du soir est bannie et le déshabillé élégant ne nous choque point. Il a le grave inconvénient de coûter aussi cher parfois qu'une de ces toilettes qui, autrefois, déséquilibraient si facilement notre budget. Rien n'est plus facile que de faire faire par une couturière quelconque un déshabillé dans le genre de celui croqué au bas de la page suivante. Les garnitures de fourrure peuvent être combinées avec les matériaux dont on dispose ; les jolis rubans ne sont pas non plus difficiles à trouver. Les tissus de soie souple et certains velours n'ont pas considérablement augmenté de prix. Alors on peut être un peu coquette chez soi, sans cesser d'être raisonnable et économe !

Jeanne Farmant.

Pour l'indispensable tailleur d'hiver, vous trouverez ce que vous cherchez : des modèles de grande couture, élégants, sobres et originaux, à des prix très abordables, chez F. Scavone, Tailleur pour Dames, 21, rue Royale (ascenseur), dont la coupe est renommée.

Cette semaine, dans vos courses près de la Madeleine, passez voir ses tissus nouveaux et ses créations d'hiver, ou écrivez-lui qu'il vous adresse ses croquis.

Nous rappelons à nos abonnés que toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée de la dernière bande d'abonnement et de 50 centimes pour tous frais. Il ne pourra être fait droit qu'aux demandes présentées dans les conditions ci-dessus.

Les pages de Madame

Croquis de la Semaine



1. Robe habillée pour jeune fille, en crêpe chinois sable, garnie de bouillonnés de ruban même ton et d'étroites bandes de kolensky. Ceinture de tissu brodé. — 2. Manteau de velours vieux bleu soutaché. Grand col, poignets et toque de loutre. — 3. Paletot de drap cerise garni de putois. Petite cloche brodée. — 4. Vêtement de bure grise. Manchon de taupe. Chapeau de velours violet garni de motifs brodés. — 5. Tailleur de drap châtaigne garni de assortie. — 6. Chapeau de panne noire garni d'un ruban à picots d'argent. — 7. Toque fourrure d'Hudson. Manchon assorti et chapeau de velours du même ton. — 8. Robe d'intérieur en crépon blanc garni de ruban vieux bleu. Bordé de fourrure.

LES SPORTS

TIR

U.S.T.F. — Résultats de la séance de tir de dimanche au stand militaire d'Auteuil (194 tireurs) :

Distance 200 mètres, tir sur silhouette, position du tireur couché. Maximum 8 points en quatre balles. — Ont obtenu le maximum : MM. Chevallier, Glaizot, P. David, Hodebourg, Bordier, Bricka, Rigaut, Duchesne, F. Champlon, Paysant, Hélie, Ley, A. Gigant, Pô, Joris, Bissière, Babielski. — 2^e série, soit 7 points en quatre balles : MM. Henriquez, R. Gigant, Gallais, Royet, de Cock, Villeret, Dortès, Bigot, R. Champlon, A. Citron, Hunot, Ferrand, Alary, Dubourlier, Bousseas, Lecellier, Hochet.

Concours Ménessier, tir sur cible mobile. Maximum 8 points en quatre balles. — Ont obtenu le maximum : MM. Glaizot, Antoine, Galaud, Hochet, Babielski. — 2^e série, soit 7 points en quatre balles : MM. Rigaut, Paysant, Jouanneau, Varailion.

La Bourse de Paris

DU 11 OCTOBRE 1916

Marché très calme et en réaction dans la plupart des compartiments. A peu près seules les industrielles russes font exception et regagnent même des fractions assez appréciables. Nos rentes sont sans changement, le 5 0/0 à 90, le 3 0/0 à 61,60.

Fonds étrangers peu traités. Les transactions sont également très clairsemées dans le groupe des établissements de crédit, où le Lyonnais fait bonne contenance à 1.475.

On a encore quelque peu réalisé les actions de nos grands Chemins, le Nord à 1.360, le P.-L.-M. à 1.030. Lignes espagnoles au calme plat.

Les cuprifères restent diversement traitées : Rio 1.775 contre 1.797. Boléo 855 au lieu de 850.

En banque, parmi les industrielles russes, Bakou passe à 1.566, Toulia à 1.608, Maltzoff à 779.

COURS DES CHANGES

Londres, 27,79 ; Suisse, 110 1/2 ; Amsterdam, 238 ; Pétrograd, 183 1/2 ; New-York, 583 1/2 ; Italie, 90 ; Barcelone, 588.

METAUX A LONDRES

La tonne de 1.016 kilos : Cuivre Chili disp., 123 ; cuivre liv. 3 mois, 119 1/2 ; électrolytique, 142 ; étain comptant, 481 1/4 ; étain liv. 3 mois, 481 3/4 ; plomb anglais, 31 ; zinc comptant, 56 ; argent, l'once 31 gr. 1.035, 32 d. 5/16.

TIRAGES FINANCIERS

Fonciers 1903. — Le numéro 526186 est remboursé par 100.000 francs ; le 521778 par 30.000 francs. Les huit numéros suivants sont remboursés par 5.000 francs : 399725, 284181, 465778, 243308, 374812, 520701, 415431, 16717. Cent trente numéros sont remboursés par 1.000 francs.

TAILLEURS

Visitez ses Modèles depuis 140 fr.
ROBES — MANTEAUX
G. BLANCHARD, 3, 1^{er} S-Honoré.



BOUCHON-TOUPET-ABSORBATEUR

Plus de Culots ! Plus de Nicotine ! Economie 50 %
Dans tous les Bureaux de Tabac — 20 c. le cahier.
EXCELSIOR PROTECTOR. Croco garni de son cahier. 1 fr.
Envoi rec. Mandat ou Timb. P^{ost}. CHAUVÉ, 15, Rue Parrot, PARIS.

Pilules Galton

contre l'OBESITÉ, à base d'Extraits végétaux.

Réduction des Hanches, du Ventre, des Bajoues, etc. sans danger pour la santé.

PRINCIPE NOUVEAU — CURE ÉCONOMIQUE, DONNANT TOUJOURS LES MEILLEURS RÉSULTATS.
Le flacon avec instructions 5.25 f^{oo} (contre remboursement 5.50). J. RATIE, ph^{en}, 45, Rue de l'Echiquier, Paris.

FEUILLETON D' « EXCELSIOR » DU 12 OCTOBRE 1916

5

La côtelette à la victime

roman inédit

par CLAUDE

Dans le bois. Au coin du bois.

— Et dans des temps meilleurs. Adieu... Venez, vous, l'homme!... Citoyen... la mouche...

Il n'y avait pas de résistance à offrir. Nicolas suivit les deux bandits.

— Ah ! mon père, vous abandonnez cet homme ?

— Hé ! Monsieur, que diable... Je ne pouvais point dire que je le connaissais... Venez ! Nous sommes ici sur le champ de bataille. Nous ne pouvons répondre que des nôtres...

Ils avaient disparu, remontant la piste reprise, vers leur mystérieuse retraite de la forêt. Le chevalier Durayon sentait qu'il fallait agir rapidement. Il donna un coup de sifflet bref : personne ne put s'en rendre compte. A peine eut-il sifflé que le vieux badaud parisien, qui se tenait, avec les autres voyageurs, le nez dans la poussière, se releva, seignant, brailant, pleurnichant :

— Ah ! citoyen... de grâce, citoyen, dit-il, laissez-moi continuer ma route... Je suis un homme paisible... je paie mes impôts... j'ai la goutte... je ne fais de mal à personne...

Il s'était détaché du groupe des voyageurs aplatis à terre.

Chante-à-l'heure, allant à reculons, faisait marcher devant lui Nicolas sous la menace de ses

pistolets. Le vieux poltron arriva à leur hauteur.

— Dis vite, souffla à voix basse le chevalier Durayon au vieux badaud... C'est un des vôtres ?...

Puis il cria au bandit qui venait de surveiller la route :

— Au travail, Lestoc !

Le bandit, voyant sa faction inutile, remonta lestement sur la malle-poste.

Le vieux badaud dévisageait Nicolas. Sa stupide figure s'éclaira. Les yeux de Nicolas s'ouvrirent de stupeur...

— Tu le connais ?... demanda le chef.

Le vieux badaud, de la main, fit un geste, signe convenu sans doute entre lui et les trois hommes, et, sans répondre, il se remit à geindre :

— Ah ! mes bons citoyens... généreux citoyens... âmes pitoyables... Songez à ma situation... Ma nièce qui va accoucher à Beauvais. Elle m'attend... Elle réclame ma sollicitude à l'instant où elle va donner le jour à un enfant désiré...

Il s'approcha de Nicolas tout en continuant de discourir :

— Ah ! vous serez mon sauveur... Ah ! courageux étranger... ayez pitié d'un vieil homme. Hélas !... Hélas !... Ah ! Hi ! Hi !...

Et il se mit littéralement à braire :

— Ah ! au nom de l'humanité... Ah !... respectez les lois de l'Être suprême... Hommes sans entrailles, ne maltraitez pas un innocent. Ma nièce accouche... Elle donne le jour à un jeune citoyen et je ne suis pas là !... O douleur ! Et lorsque la rente est à un taux si bas... Hélas !...

Tout en mêlant ses invocations grotesques à la nature, aux hommes, à sa nièce, aux fonds publics, etc., il entraîna Nicolas à l'écart, sans qu'aucun des bandits s'y opposât.

— C'est toi, Ignace ?...

— Oui.

— Que viens-tu faire ? réponds vite... Ah ! excellents citoyens... ah ! vous écoutez la voix d'un

Jeudi 12 octobre 1916

Prime supplémentaire

Deux magnifiques estampes de JONAS

Tirage de luxe. Papier grainé. Grandes marges, 53x41
exclusivement réservées à nos Abonnés d'un An



LA PERMISSION DU BERCEAU

Les militaires de tous grades, à l'occasion de la naissance d'un enfant, pourront, en dehors de leur tour normal, obtenir des permissions (Décision du G. Q. G., 10 août 1916).

et LIEUTENANT !... A VOUS L'HONNEUR
représentant un des épisodes les plus glorieux de la guerre actuelle

Joindre, pour tous frais, au montant de l'abonnement ou du renouvellement : 1 fr. 30 pour la France et les Colonies ; 1 fr. 60 pour l'étranger.

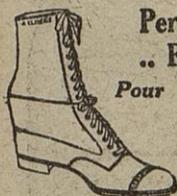
Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie 10, rue Cadet, Paris. — Volunard.

LA ROSÉE remplace le **VIN BORDELAISE** 5 francs pour 120 litres
 Franco contre 5 fr. 65
 ROSTIAUX, 31, rue du Landy, CLICHY, Seine.

PURETÉ DU TEINT
 Étendu d'eau le
LAIT ANTÉPHELIQUE
 ou Lait Candès
 Dépuratif, Tonique, Détersif, dissipe
 Hâle, Rougeurs, Fides précoces, Rugosités,
 Boutons, Efflorescences, etc., conserve la peau
 du visage claire et unie. — A l'état pur,
 il enlève, on le sait, Masque et
 Taches de rousseur.
 Il date de 1849
 CANDES, Paris. B'S Deuis 19

CHAUSSURES ORTHOPÉDIQUES



Perfectionnées, Confortables
 .. Élégantes et de Fatigue ..

Pour Raccourcissements, Pieds dif-
 formes, mutilés, amputés, etc.

ETABLISSEMENTS A. CLAVERIE

234, Faubourg Saint-Martin, PARIS,
 (Angle de la rue Lafayette - Métro : Louis-Blanc)

Renseignements tous les jours (même dimanches et fêtes) de 9h. à 7h.

Par le Froid
 Par l'Humidité

NE SORTEZ PAS

sans mettre en bouche

UNE

PASTILLE VALDA

POUR ÉVITER ou
 POUR COMBATTRE

Maux de Gorge, Bronchites,
 Rhumes, Grippe, Influenza,
 Asthme, etc.

MAIS SURTOUT
 exigez toujours

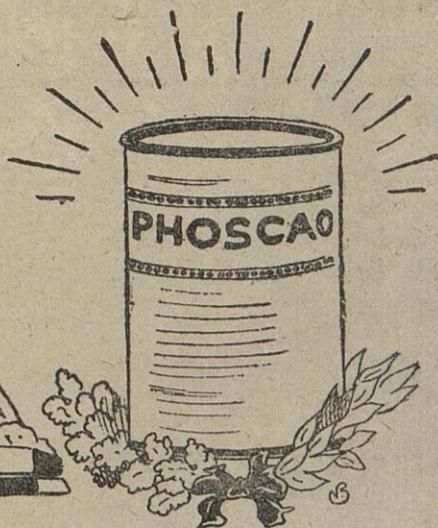
LES VÉRITABLES

vendues seulement
 en BOITES de 1.50

PORTANT LE NOM

VALDA

SI LE LION
 est le roi
 des animaux



le Phoscao est le roi des reconstituants

MAUX D'ESTOMAC

digestions pénibles, renvois, palpitations, tiraillements, crampes, oppressions, etc., tous ces malaises provoqués par un mauvais fonctionnement de l'estomac, disparaissent en quelques jours grâce au régime du délicieux Phoscao, le plus parfait régulateur des fonctions digestives. Le Phoscao régénère le sang, donne des muscles et fortifie les nerfs; c'est pourquoi les médecins le conseillent aux anémiés, aux convalescents, aux surmenés, aux vieillards. Son goût est exquis et sa préparation est instantanée.

Faites un essai avec la boîte-échantillon envoyée gratuitement

Écrire : **PHOSCAO** 9, r. Frédéric-Bastiat PARIS (8^e)

En vente : Pharmacies et Épiceries : 2.45 la boîte

CHEMINS DE FER DE L'ETAT

La commission de réseau des Chemins de fer de l'Etat mettra en vigueur le service d'hiver 1916-1917 à dater du 11 octobre.

Les grandes lignes et les grandes transversales continueront à être desservies, comme au dernier service d'hiver, par des trains express de jour et de nuit facilitant les relations à grande distance; par contre, la commission de réseau a dû supprimer des trains de voyageurs sur un certain nombre de lignes d'embranchement.

Consulter dans les gares le Livret-Horaire de ce nouveau service.

CHEMIN DE FER D'ORLEANS

Modification au service des trains sur la ligne Paris-Limours

Depuis le 11 octobre 1916, le train quittant Paris-Luxembourg à 19 h. 48 et arrivant à Massy-Palaiseau à 20 h. 23 est supprimé.

Par contre, le train partant de Paris-Luxembourg à 19 h. 23 et arrivant à Massy-Palaiseau à 19 h. 58 sera doublé entre les deux points précités, toutes les fois que la mesure sera nécessaire.

tu pourras te relever et reprendre ta route. Et si l'on te demande qui tu as rencontré, tu répondras...

Les trois hommes crièrent en chœur :
 — ...Le soleil luit pour tout le monde !

Une galopade... Les trois cavaliers au nez de cire s'enfoncèrent dans un chemin de traverse... Ils avaient disparu...

— Quatre-vingt-dix-neuf... cent..., s'écria le postillon en se relevant.

Les voyageurs, un à un, se relevaient aussi.

Les deux jeunes filles, se tenant par la taille, se regardaient stupéfaites... Seul le vieux badaud ne donnait plus signe de vie...

— La Bande du Soleil qui luit pour tout le monde! grognait le courrier en revenant vers ses chevaux.

— Heureux encore qu'ils nous aient laissé la vie, fit observer le gros marchand.

— Enfin, citoyens, ils ne nous ont rien dérobé, ces brigands, dit le campagnard.

— Ils ont respecté ces jeunes personnes, fit un des commis aux vivres, qui n'avait pas fait le moindre mouvement, d'ailleurs, pour défendre les deux jeunes femmes.

Chacun sentant le danger auquel on avait échappé, un immense soulagement rassérénait cette troupe de voyageurs libres de reprendre leur itinéraire interrompu.

— Mais ils ont assommé ce pauvre homme, dit quelqu'un en désignant le vieux badaud immobile sur le sol.

— Que diable ne se tenait-il pas tranquille! Il a failli nous faire écharper.

— Oh! ce malheureux! dit une des jeunes filles.

— Il faut lui porter secours. Il n'est peut-être qu'évanoui...

— En voiture, en voiture, citoyens, criait le postillon.

— Au nom de l'humanité, citoyen, nous devons

nous occuper de ce malheureux, massacré par ces odieux individus souillés de tous les crimes.

Le postillon, philosophe, s'occupait de remettre un peu d'ordre parmi ses caisses défoncées. De pareilles attaques étaient fréquentes. Le gouvernement n'avait qu'à faire escorter ses convois. Mais le postillon pensait que si la malle avait été escortée il y aurait eu bataille et que les risques eussent été plus grands. En somme, tout était pour le mieux. Les bandits n'avaient assommé que ce vieux idiot. La perte était minime.

Les voyageurs s'étaient empressés autour du vieux.

Il respirait encore.

Avec d'infinies précautions on le transporta dans la malle-poste. Il fut couché sur la banquette, calé par des shalls et des manteaux; l'une des jeunes filles lui faisait respirer des sels.

— Comment vous sentez-vous?... Où souffrez-vous?

— Partout, soupira le vieillard.

Tant bien que mal les voyageurs s'étaient empressés dans la voiture. On se penchait vers la victime des bandits.

— Qu'éprouvez-vous?

— Tout.

— Que désirez-vous ?

— Tout.

— Qu'est-ce qu'ils vous ont fait, ces mons-

tres ?...

— Tout ! Tout ! Tout ! geignit le blessé.

— Où allez-vous ?

— Partout.

— Ah ! l'infortuné! Il a perdu la raison! s'écria le marchand.

La malle s'était remise en marche. Le vieux, bien emmitoufflé, confortablement installé, ne disait plus rien. Une des compatissantes jeunes filles tenait sa main dans la sienne. L'autre l'avait

enveloppé dans son écharpe. Il ferma les yeux; une faiblesse sembla le prendre, et il cessa de bouger. Il avait perdu connaissance si complètement qu'il semblait dormir d'un paisible sommeil...

Ce soir-là, Nicolas Blanvalet entra dans Paris par la barrière des Porcherons.

Comme il passait devant une guinguette, il croisa deux passants, un grand et un petit. Le plus petit, figure de fouine sous un vieux bicorne, chantait :

Mourant de faim,
 Ruiné, tout nu,
 Avili, vexé, que fais-tu,
 Peuple : tu te désoles !
 Cependant, le riche effronté
 Qu'épargna jadis ta bonté,
 T'insulte et se console,
 Gorgé d'or. Les hommes nouveaux,
 Sans peine, soucis ni travaux,
 S'emparent de ta ruche,
 Et toi, peuple laborieux,
 Mange et digère, si tu peux,
 Du fer comme l'autruche !

Nicolas Blanvalet, dans cette journée, avait rencontré des aristocrates fugitifs, un jeune idéologue, un vieux tenant de l'ancien régime, des chauffeurs, des bourgeois bernés, des suppôts de bagne, et entendait une chanson : il était à Paris.

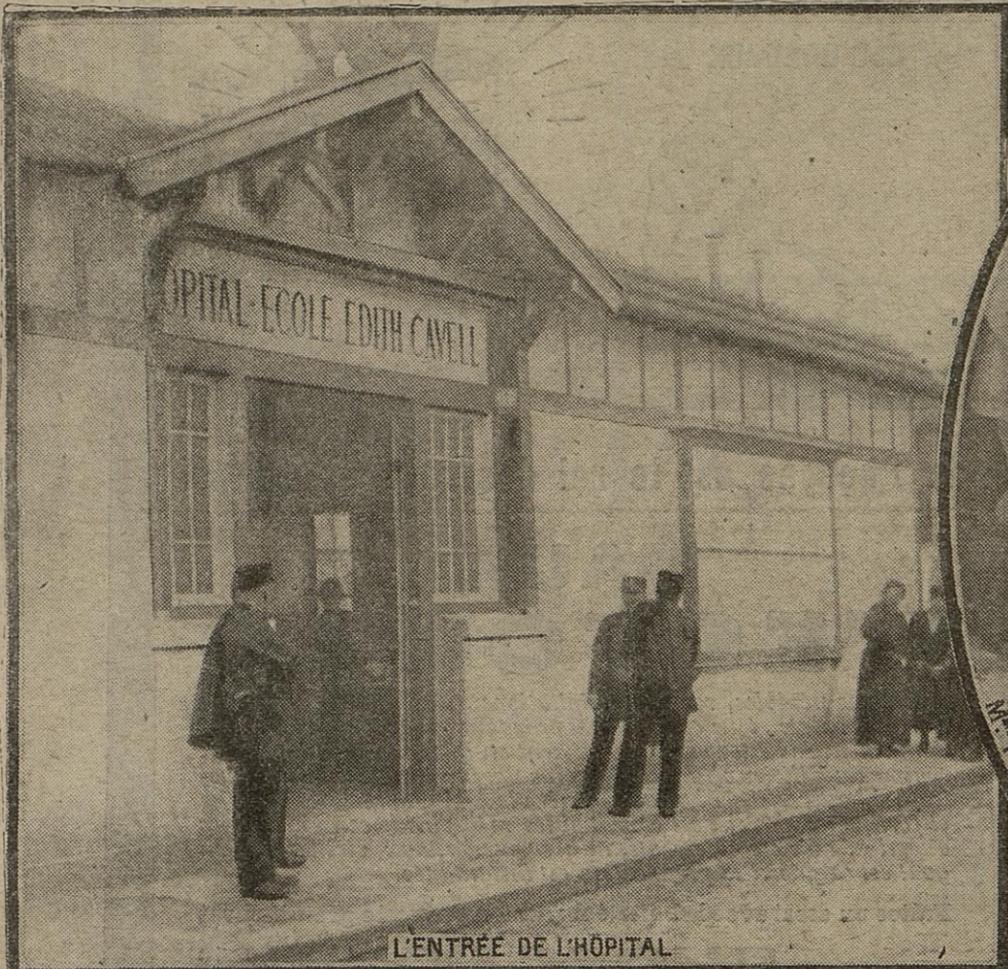
Le sommeil, éveil du passé

Le Paris de l'an IV n'était pas un Paris triste, désert, abandonné. Une vie puissante circulait dans ses rues, sur ses places et ses avenues. La transformation révolutionnaire y avait opéré son formidable et rapide miracle.

L'œuvre de sang était accomplie. La société moderne, mêlée, variée, agitée, naissait alors dans son désordre et la fièvre de sa gaieté.

(A suivre.)

Inauguration de l'hôpital Miss-Cavell



L'ENTRÉE DE L'HÔPITAL



M^{ME} POINCARÉ AU BRAS DE M^R JUSTIN GODART VISITE L'HÔPITAL



MISS EDITH-CAVELL

LE POÈTE MAURICE BOUCHOR LIT DES VERS À LA MÉMOIRE D'ÉDITH-CAVELL

Miss Edith Cavell, directrice d'un hôpital-école d'infirmières à Bruxelles, fut assassinée par les Allemands dans la nuit du 11 au 12 octobre 1915. Hier, au jour anniversaire de ce crime, a été inauguré à Paris, rue Desnouettes, l'hôpital Edith-Cavell. M. Justin Godart, sous-secrétaire d'Etat au Service de Santé, présidait, et Mme Poincaré avait tenu à être présente à cette cérémonie émouvante.